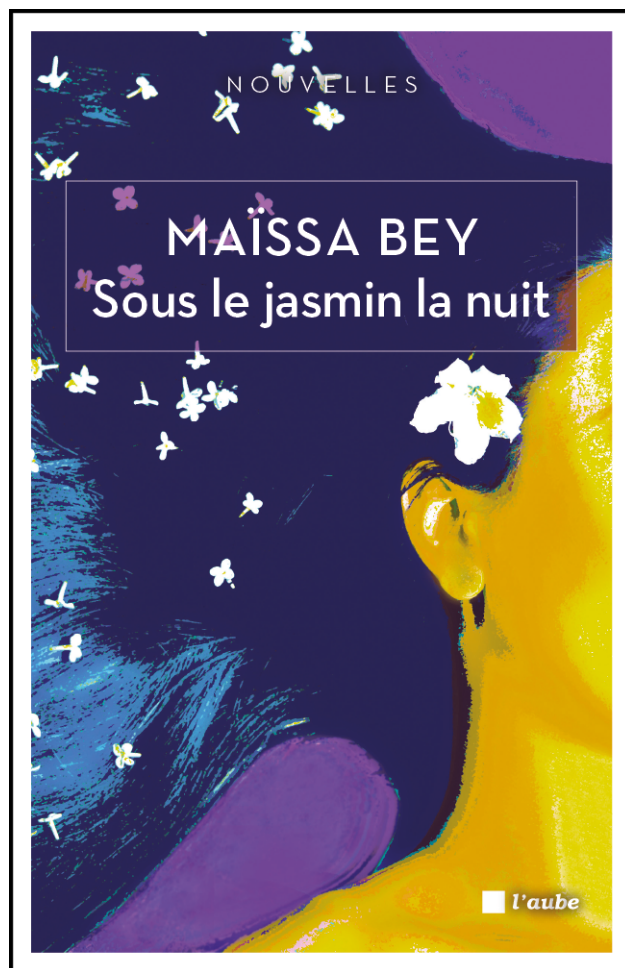


The background of the cover is a dark, textured blue. On the right side, there is a large, stylized profile of a person's face in a vibrant yellow-gold color. The face is looking upwards and to the left. A large white flower with a yellow center is positioned near the person's eye. Numerous small white flowers are scattered across the dark blue background, some appearing to float or fall. In the top right corner, there is a curved shape in a deep purple color. The text is centered in the upper half of the cover.

NOUVELLES

MAÏSSA BEY
Sous le jasmin la nuit

■ l'aube



SOUS LE JASMIN LA NUIT

La collection [l'Aube poche littérature](#)
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2004
et 2015 pour la présente édition
www.editionsdelaubes.com

ISBN 978-2-8159-0369-1

Maïssa Bey

Sous le jasmin la nuit. nouvelles

éditions de l'aube

De la même auteure :

Au commencement était la mer, roman, Marsa, 1996 ; l'Aube poche, 2003

Nouvelles d'Algérie, Grasset, 1998, grand prix de la Nouvelle de la Société des gens de lettres, 1998 ; l'Aube poche, 2011

À contre silence, Paroles d'Aube, 1999

Cette fille-là, roman, l'Aube, 2001 ; l'Aube poche, 2005

Entendez-vous dans les montagnes..., récit, l'Aube, 2002 ; l'Aube poche, 2005

Journal intime et politique, Algérie 40 ans après (avec Mohamed Kacimi, Boualem Sansal, Nourredine Saadi, Leïla Sebbar), l'Aube et Littera 05, 2003

Les Belles Étrangères. Treize écrivains algériens, l'Aube et Barzakh, 2003

L'ombre d'un homme qui marchait au soleil, préface de Catherine Camus, Chèvrefeuille étoilée, 2004

Surtout ne te retourne pas, roman, l'Aube, 2005, prix Cybèle 2005 ; l'Aube poche, 2006

Alger 1951 (avec Benjamin Stora, Malek Alloula ; photos d'Étienne Sved), Le Bec en l'air, 2005

Sahara, mon amour (photos Ourida Nekkache), l'Aube, 2005

Bleu blanc vert, roman, l'Aube, 2006

Pierre Sang Papier ou Cendre, l'Aube, 2008 ; l'Aube poche, 2009

L'une et l'autre, l'Aube, 2009

Puisque mon cœur est mort, l'Aube, 2010 ; l'Aube poche, 2011

Hizya, l'Aube, 2015

À Christiane, l'amie retrouvée.

Sous le jasmin la nuit

Penché sur elle, il la regarde dormir. Lèvres entrouvertes, souffle léger, paupières closes refermées sur des visions, des rêves qui l'excluent, il ne peut pas en douter. Dans la chambre à peine éclairée par la petite lampe qu'il laisse allumée tard dans la nuit, tout est silence. Penché sur elle, il regarde ce corps souple, détendu sur les draps froissés. Il vient de la posséder. De la prendre. De la pénétrer. Apparemment. De prendre ce qui lui est donné. Apparemment. À présent il épie ce corps à l'abandon, immergé dans un espace qu'il ne peut atteindre, qu'il ne peut étreindre. Penché sur elle, il cherche à franchir les frontières de ces lieux interdits. Elle est ailleurs, seule. Seule ? Si seulement il pouvait en être sûr. Comment saisir cette part d'elle qui lui échappe ? Penché sur elle, il scrute son visage. Attentivement. Ce frémissement au coin des lèvres, n'est-ce pas l'esquisse d'un sourire, cette façon de cligner des yeux, brusquement, ce lent soupir venu du plus profond d'elle et qui parcourt son corps en une ondulation à peine perceptible, n'est-ce pas... Elle remue légèrement les épaules, comme pour se débarrasser d'un fardeau, se détourne, pose la joue sur sa main, lui dérobe son visage et continue de rêver. Puis elle relève le bras et de la main agrippe le drap en se mordant brusquement les lèvres. Dans un mouvement de rage, il se redresse, serre les poings tandis que monte en lui le désir de l'appeler, de la secouer brutalement pour lui faire reprendre conscience, lui faire savoir qu'il est là. Qu'elle ne peut s'en aller sans lui. La respiration de l'endormie se fait plus rapide. Battements de cils, souffle précipité, soudaine crispation du corps qui s'arc-boute et peu à peu se détend, s'abandonne. Vers quel voyage solitaire est-elle emportée sans qu'il puisse la retenir, la ramener vers lui, ni même la suivre ? L'épaule nue luit dans la pénombre, ronde, dorée, grain serré de la peau. Il lève la main comme pour une caresse, mais la laisse retomber, inutile. Comment être sûr que sous ces yeux fermés

Très vite, sous ce regard posé sur elle, elle a fait semblant de dormir. Elle contrôle sa respiration, en ralentit le rythme, souffle lent,

puis régulier, yeux scellés, détente de tout le corps, relâchement progressif, jusqu'à feindre l'abandon du sommeil. Il n'a pas éteint la lumière. Pas encore. Il veut voir tous les soirs son corps, ses yeux, son visage jusque dans l'irrésistible montée du plaisir. Elle, elle ferme les yeux dans la houle, et le laisse se repaître de son corps [offert pris labouré]. Il n'éteindra sa lumière que très loin dans la nuit. Elle se laisse glisser doucement dans une semi-conscience sur des rivages heureux et dérive sans repères dans un univers à peine bleuté, brumeux, traversé de temps à autre par des éclats de lumière. Elle court au bord d'un chemin de poussière, un sentier poudreux bordé de hautes montagnes sombres, elle court pieds nus, dans le soleil, tout entière tendue par le désir d'arriver de l'autre côté, là-bas, au bord du fleuve dont elle entend la rumeur obsédante. Légère, elle court recouverte d'un voile de poussière rouge, d'un halo de lumière qui l'enveloppe et la protège. Ses pieds ne laissent aucune trace sur le chemin et elle avance, guidée par la certitude qu'un jour il faudra gravir les montagnes, déjouer les obstacles si elle veut arriver. Des regards la suivent, des milliers de regards avides, irradiants, éclats d'obsidienne en suspens dans le ciel elle en sent le tranchant sur son corps, sur ses jambes nues, sur son visage cinglé par de grands vents, sur ses épaules nues, mais elle continue, elle court, elle s'éloigne. Encore plus vite, encore plus loin.

Les gestes du matin. Ouvrir les yeux, deviner à la clarté qui baigne la chambre que l'heure est proche de se lever et de partir. Il étend le bras. À côté de lui, la place est vide mais encore tiède. Elle s'est levée sans bruit pour ne pas déranger son sommeil. Bruits du matin. Vaisselle doucement entrechoquée, odeur de café. Il referme les yeux. Dès qu'elle aura tout préparé, elle viendra dans la chambre et ouvrira les persiennes. C'est ainsi qu'elle le réveille, en chassant la nuit. Sans dire un mot. Sans prononcer son nom. Elle s'affaire dans la cuisine. Elle marche pieds nus, il ne l'entend pas entrer. Il ne l'entend jamais. À peine un léger glissement. Et puis tout proche enfin, le bruissement de la robe tandis qu'elle se dirige vers la fenêtre. Besoin de s'étirer, les yeux mi-clos contempler son corps ses seins dressés sous le tissu soyeux. Vision du matin. Bouche

fermée sur les mots qu'il ne sait pas dire. Un raclement de gorge seulement. Yeux mi-clos, il la regarde, le corps encore engourdi juste cette pensée surgie au fond de son silence elle est à moi. Dans le jour qui commence, cette

Elle fredonne. À peine un murmure. Mots indistincts. Il y a toujours des mots d'amour dans les chansons qui lui viennent aux lèvres. Elle laisse longtemps couler l'eau. Qu'elle soit assez fraîche pour lui redonner vie chaque matin. S'asperger alors les bras, le visage cueillir la rosée source au chant cristallin bondir sur des rochers en écoutant le bruissement des feuilles bercées par une brise venue du large. *Ô mon jardin d'eau fraîche et d'ombre* les fenêtres sont ouvertes et le soleil sans attendre s'est glissé au cœur d'un sourire venu sur ses lèvres, elle ne sait comment elle ne sait pourquoi. La journée sera belle. Pieds nus sur le carrelage blanc et frais, elle s'affaire dans la cuisine. Sur la table, la tasse le lait bien chaud la cafetière fumante le cendrier aux reflets de nacre regarder la fumée jouer en volutes dans la projection oblique du rayon de lumière pendant qu'il boit son café. Derrière la porte, des enfants dévalent les escaliers, s'interpellent, se saluent à grands cris et s'en vont. Bruits du matin, cadence des jours. Chanson mystérieuse et douce, refrain qui la poursuivra tout le jour. Retrouver les paroles de cet air qui chante en elle *sous le jasmin la nuit* oui cette chanson d'autrefois venue sur ses lèvres elle ne sait comment elle ne sait pourquoi *sous le jasmin la nuit* c'est peut-être ça, seulement l'odeur pas l'obscur.

Avant de refermer la porte, il l'appelle. Maya. Il répète son nom sans trop savoir pourquoi. Maya. Elle apparaît au seuil de la chambre, la tête nimbée de lumière. Elle attend. Debout dans l'encadrement il ne voit pas les traits de son visage. Il ne sait pas si elle le regarde, si elle lui sourit, attentif seulement à ce qu'il pourra saisir d'elle et emporter avec lui. Halo de lumière transparence du jour. Elle s'approche, prête à écouter, à obéir. Certainement. Il se détourne. Il sort. Il marche lentement. Derrière lui la porte se referme. Doucement. Il descend les marches. La rue est déjà noyée de soleil. Là-haut, les fenêtres sont ouvertes. Il lui suffirait de se retourner, peut-être ainsi pourrait-il

Immobile près de la porte, le corps droit liane gracile et encore

tendre, elle entend en elle l'écho de sa voix. Son nom. Maya. Elle chante. Plus fort maintenant. Pourquoi ne chanterait-elle pas ? Son nom à elle doucement andante violons en cascade au cœur du jour recommencé. Quelque chose en elle un subtil frémissement solitude attendrie « *un frisson d'eau sur de la mousse* ». Mettre en mots ce qui s'impatiente en elle, cette incroyable douceur qui alanguit ses gestes maintenant qu'elle est seule. La traversée du jour propice aux attentes, aux rêves mirages accourus à présent. Elle n'a dans les mains qu'un fragile éclat de lune volé à la nuit. Ne veut pas briser ce qui pourrait n'être qu'un leurre. À petits pas, elle va, elle parcourt le matin solitaire, elle hésite parfois devant la porte qu'elle a elle-même refermée puis se détourne, continue son chemin.

Tout le jour il pense à ce qu'il ne peut saisir d'elle. Ce mystérieux sourire sur ses lèvres au cœur du sommeil. Ses yeux baissés pour éviter de le regarder. Eaux troubles, profondes. Qu'a-t-elle, enfoui, là, tout au fond d'elle ? Comment venir à bout de cette infime crispation qui la raidit lorsqu'il pose les mains sur... Comment la posséder, entièrement, pleinement, la remplir de lui, de son odeur à lui, de son souffle, de son image, de son nom ? Comment l'enchaîner, la contraindre, la réduire, effacer les songes qui l'emportent loin de lui ? Oui, se répète-t-il agacé, irrité, tourmenté, la réduire, qu'elle ne soit qu'à moi, philtres et sortilèges, aller jusqu'au bout briser la coque, extraire d'elle tout ce qui la rend si lointaine, inaccessible, comme si

Une vie pleine. Pourquoi a-t-elle au fond de la gorge un tourment aigu, comme un scrupule ? Une détresse qui déborde, s'étend et grandit jour après jour. Jours trop souvent cernés de gris. Elle ne sait ce qui fait naître le tumulte étrange et déroutant qui de temps à autre gronde en elle. Elle n'est pas malheureuse oh non ce mot ne lui convient pas. Non. Mais elle ne sait pas non plus mettre des mots sur ce qui lui manque tarissement enlissement. Bien plus encore. Comme une plante qui dépérit alors même qu'elle a tout ce qu'il lui faut pour s'épanouir, eau lumière terre air renouvelé aussi régulièrement que possible. Que pourrait-elle désirer de plus et pourquoi se sent-elle si sèche, aride, impénétrable, insensible, comme si l'eau glissait sur ses ailes repliées sans pouvoir atteindre les racines et se

déversait tout autour. Inutilement. Lorsque les vents venus du large agitent les branches des arbres, les feuilles les plus fragiles se détachent et tombent au sol et pourrissent. Lentement. C'est peut-être ça. Lent pourrissement, irrémédiable, une à une les illusions se détachent, tombent sur le sol – lents tourbillons – sont écrasées par les pas des hommes, se corrompent pourrissent. Irrémédiablement. Comment faire pour ne pas

Il marche. Tout le poids du soleil sur son dos. Le soleil a un sexe chez nous, il est féminin. La nuit aussi. Il s'arrête comme saisi par cette évidence. Autour de lui, les hommes vont et viennent tranquillement bardés de certitudes séculaires. Pénétrés de leur force, de leur vérité. Puissance d'homme. Jamais remise en cause. Leurres. Il marche. On le reconnaît. On le salue. On s'écarte. Il est partout chez lui. Personne ne peut se mettre en travers.

Elle seule.

Dévorante inquiétude. L'écraser, par la seule force de ses certitudes. De sa virile volonté. Lorsqu'il pense à elle, il se sent happé, attiré irrésistiblement vers un gouffre plein d'ombres mouvantes, hostiles. Balayer à coups de poing à coups de pied à coups de colères tout ce qui se dresse entre elle et lui. Affronter les ténèbres. Que pourrait-elle désirer de plus ? Elle a tout ce qu'il lui faut pour être heureuse. Mais ce malaise. Mais ce regard qui se dérobe. Cette docilité excessive. Ces masques qu'elle n'ôte jamais.

Autour de lui les hommes vont et viennent, sans hâte. C'est cela. Ils sont partout chez eux. Savent-ils seulement

Couleurs du jour baigné de l'attente. Chaque jour au balcon elle en décline les nuances. Bleu ciel baigné d'attente. Indéfiniment. Et son enfant qui court vers elle, enfin réveillé. Elle le prend dans ses bras, le serre, respire son odeur si douce, s'en imprègne, vite, avant qu'il grandisse, qu'il lui échappe, qu'il devienne un homme. Il passe les mains autour de son cou il se blottit encore plus étroitement contre elle. Là, tout contre elle, fragile, vulnérable, un rien pourrait l'atteindre. Elle frissonne. Elle imagine sa voix plus tard. Sa voix d'homme. Ses mains d'homme. Mains posées sur un corps de femme. Pour des caresses. Peut-être. Lui peut-être saura « *remplir d'étoiles un corps qui tremble* ». Il murmure quelques mots à son

oreille. Des mots d'amour. Elle en est sûre, même si elle ne comprend pas. Les mots murmurés ont toujours un sens, même si on ne les entend pas. Ceux qui les profèrent le savent. Ceux qui les reçoivent le savent. Eux seulement. Là-haut, disque d'argent veiné d'ombres sur le ciel bleu, la lune a décidément oublié de se retirer. La lune en plein soleil, quelle indécence. Elle sourit. Souvenirs des cours de récréation. Odeurs des allées bordées de romarin, frémissantes de secrets de filles. Elle enroule à ses poignets les colliers de jasmin, elle se penche.

Plus bas, dans la rue, des hommes vont et viennent, sans hâte, flot incessant dont lui parvient la rumeur. Juste une rumeur lointaine.

Il est seul dans son bureau. Il sait qu'en cet instant elle porte son enfant dans ses bras et que penchée sur lui elle lui parle. Lui murmure des mots de mère. Des mots étranges qu'il ne comprend pas. Sans doute parce que jamais personne... Son fils. Il ne sait pas dire *notre* enfant, tant l'enfant est encore à elle. Il se souvient du lent mystère qui croissait en elle, de son corps habité, [absent, refermé, attentif] de cette attente inquiète, de son regard lointain, plus lointain encore. De son insatiable désir d'elle alors. De ses dérobades. Un bel enfant. Un garçon qui sera un homme. Qui lui échappera. Qui s'éloignera d'elle. Irrémédiablement. Qui la fera souffrir. Peut-être. Il se redresse. Ouvre ses dossiers. Tourne les pages. D'un trait de plume souligne, biffe, griffonne. Sur un appel, les portes s'ouvrent, et debout devant lui, des hommes courbent la tête, se répandent en suppliques, se taisent lorsqu'il leur en intime l'ordre. Serviles, dociles, tremblants. D'un geste impatient il écarte les doléances et ils se retirent, en silence. L'audience est levée. Puissance. Pouvoir. Il peut. Il lui suffirait de vouloir. Il se promet qu'un jour

Elle se lève. Dans la cuisine, elle s'immobilise un instant. Il va bientôt rentrer. La journée s'achève. L'obscurité s'installe. L'air est plus frais sur les flancs de la colline, les genêts sont en fleurs éclaboussures sang des coquelicots inutiles blessures. Elle referme les fenêtres. L'enfant est endormi à présent. Ils ont marché tous deux longtemps dans les rues de la ville. La mère et l'enfant, sages, respectables. Le nez sur la vitre froide [dure lisse glacée] elle fixe les points de lumière vacillants bientôt estompés affaiblis par la buée.

Main dans la main, ils ont marché longtemps dans les rues de la ville. Jouant à se noyer dans le flot, vagues en assauts timides d'abord, lèchent les pieds lentes caresses puis remontent, marées déferlantes et puis encore, le regard de cet homme sur elle [insistant précis brutal] c'est ça désirant violent elle s'est enfuie, a pris son enfant dans ses bras, rempart fragile, vulnérable non rien ne doit la détourner de son chemin.

Cette exaspération qui monte en lui. Qui chemine. Ouvre des brèches puis s'installe, s'incruste. Le ronge peu à peu. Ses gestes se font violents. Sa voix impérieuse. Il ne la regarde plus. Ainsi en a-t-il décidé. La faire plier. Éteindre le feu rampant qui la dévore. Qui la consume. Qui le consume. Qu'elle sache enfin. Que s'échappent de l'ancre obscur les démons. Que la peur s'inscrive dans son regard, dans ses gestes [domptée soumise vaincue] jour après jour. Que la nuit engloutisse ses rêves redevienne un champ clos qu'il pourra à son gré labourer.

Aveugle, égarée, elle avance dans un dédale de rues, meurtrie, les mains en sang à force de se heurter aux murs qui la cernent. Se retenir pour ne pas tomber. Elle contourne d'immenses bûchers traverse les saisons elle avance ne se retourne pas guidée par les couleurs qui barrent son horizon. Le rouge est fantasque. Il sinue sous ses pieds et son incandescence traverse sa chair, blessure nécessaire pour qu'elle puisse s'orienter. Le bleu est farouche, il vibre comme un cri avant de se laisser mourir vaincu par les ténèbres. Vert sentinelle immobile au seuil des grottes ouvertes sur la terre brûlée. C'est alors qu'elle s'enfonce dans l'immensité du blanc avec pour seuls repères la transparence des flaques abandonnées par l'orage. Elle patauge elle bute tombe se relève s'accroche aux buissons de ronces recouverts de neige elle tremble elle appelle elle n'entend que l'écho de ce long hurlement qui sort d'elle et se fracasse contre nos silences.

Penché sur elle, il la regarde. Elle semble profondément endormie. Totalement immergée. Il entend les battements désordonnés de son cœur. Soudain, cette certitude il suffirait qu'il lui tende la main pour qu'elle remonte à la surface. Il le sait en cet instant. L'épaule nue luit dans la pénombre. Il lève le bras comme pour elle ouvre les yeux,

surprend le geste, la main levée [hésitante tendue indécise] la main qui tremble. Suspendue au-dessus d'elle. Elle ne referme pas les yeux. Ne détourne pas la tête. Elle le regarde. Simplement.

En ce dernier matin

Elle se laisse enfin retomber sur sa couche, dans l'épuisement final, toutes ses forces mentales concentrées dans le désir de garder intactes ses perceptions, un désir aigu qu'elle déchiffre sans surprise, désir de faire durer cette ultime présence aux autres.

Disparu, le mal proliférant qui par petites grappes essaimées avait totalement pris possession de son corps, désagrégeant jusqu'à la conscience d'appartenir encore au monde des vivants.

Elle est seule face à la mort. Personne n'est là en cet instant où, vaincue, elle s'abandonne sans frayeur à ce glissement étrange. Ni vie, ni veille, ni sommeil. Un point suspendu à partir duquel elle dérive dans un univers qu'elle pressent intermédiaire, dans l'incroyable apesanteur d'un instant qu'elle sait fragile. Des certitudes tournoient, se rapprochent puis s'éloignent. Des foules de questions, plus agaçantes que des mouches, frôlent son corps inerte, s'attardent sur ses yeux fermés ou ouverts – elle ne sait pas, comment pourrait-elle savoir ? – puis reprennent de l'altitude sans pour autant disparaître. Il faut qu'elle chasse toutes celles qu'elle n'aura pas le temps d'élucider. Le temps ? Le temps est tapi au-dessus d'elle, immobile, comme un battement arrêté dont les échos lointains viennent frapper les rives encore perceptives de sa conscience.

Mais voici qu'elle se met à vibrer d'une intense jubilation. L'exquise sensation remonte en vagues d'une clarté d'abord aveuglante. Puis elle s'habitue. Elle explore les parcelles de lumière plus vives que des lucioles, jusqu'à y découvrir une forme frétilante. Une évidence qui se perche sur un coin de sa paupière droite. Là, maintenant, elle sait pourquoi. C'est parce qu'elle sera en ce jour au centre du monde. Pour quelques heures, elle sera au centre de ce jour de gloire. Un peu comme un papier encollé auquel vont venir se prendre les pensées des êtres qui vivent autour d'elle, qui sont encore vivants, qui respirent, et qui pour la première fois – elle pense, dans un bref éclat, avec une ironie totalement dénuée d'amertume « pour la première fois de ma vie » – ne pourront pas se

dérober, parce que c'est ainsi, ils doivent à leur tour accomplir leur ultime devoir envers elle, leur mère, leur sœur, leur grand-mère, maintenant morte, maintenant présente, toutes les obligations auxquelles ils ne pourront se soustraire, tous les cérémoniaux qui accompagnent la mort, il faut se plier aux convenances, c'est une priorité absolue pour ceux qui restent. Surtout dans une famille comme la leur.

Rachid se penche sur le corps de sa mère. Il a de la peine à se dire qu'elle n'est plus maintenant que cette forme inerte. Non, il ne veut pas penser le mot cadavre. Une forme inerte, encore chaude, il en est sûr. Il recule légèrement. Il continue de scruter le visage de sa mère, comme il ne l'a jamais fait. Il se rend compte à cet instant qu'il ne l'a jamais vraiment regardée. Il venait la voir tous les jours, bien sûr, mais il ne la regardait pas. Est-ce parce que les yeux sont fermés que le visage semble totalement étranger ? Ses yeux continuellement en éveil, mais voilés d'une détresse trop souvent perceptible. L'éternelle crispation aux commissures des lèvres, la proéminence encore plus marquée du nez, les rides, sillons profonds sur le front, tout est encore là, mais qu'est-ce qui a changé ? Serait-ce déjà le masque de la mort ? Est-ce la seule empreinte que la vie a laissée sur ce corps encore chaud ?

Il se détourne, va vers la fenêtre et l'ouvre, comme pour chasser les rancœurs qui s'exhalent dans la touffeur de la chambre. Il ne veut pas se poser aujourd'hui les questions qui ne cessent de le tourmenter depuis tant d'années. A-t-elle été heureuse ? Il a trop longtemps cherché sur son visage la trace d'un sourire, l'effleurement du bonheur.

A-t-elle été heureuse ?

Il baisse la tête, se couvre le visage de ses mains. Il connaît la réponse.

Laisse-la, lui dit-on, laisse-la aller en paix.

La paix. A-t-elle su seulement ce que ce mot voulait dire ? Et pour elle, à quoi ressemble la paix ici et maintenant ?

Elle a eu vingt ans. Elle ne s'en souvient pas. Ne résonnent dans sa mémoire que les cris de l'enfant, son premier fils, très vite arrivé. Trop vite ? Mais... quelle importance ? Que pouvait-elle attendre

d'autre ?

C'est dans ce même lit que jeune accouchée, masque de contentement soigneusement ajusté sur le visage, elle a reçu les hommages de ceux et celles qui venaient lui rendre visite chaque fois qu'elle donnait naissance à un petit d'homme. Sept jours de gloire. Sept fils et trois filles. Tous vivants, tous beaux, à l'image de leur père. Sa fierté. Sa force pour affronter la vie. Et plus tard, pour prendre sa revanche. Des enfants pour faire contrepoids. Contrepoids au vide, au désamour puis à la haine. Meubler une vie de convictions vagissantes, titubantes, harassantes. Remplir son rôle. Se vider, se remplir. Corps jamais désiré seulement pris.

Et la gloire de chaque maternité : le ventre qui se gonfle, se tend, frémit et palpite comme sous l'effet d'une houle souterraine, qui se déploie, avec en son centre l'épanouissement d'une fleur mauve, des seins raffermis, enfin alourdis, enfin arrondis, qui s'évasent doucement, proéminences douces, albâtre parcouru en transparence de marbrures bleues, aréoles brunes élargies, piquées de petits grains blancs, et plus tard, après les douleurs vite oubliées de l'enfantement, l'ineffable sensation, les frémissements de plaisir qui parcourent son corps tout entier quand la petite bouche s'entrouvre et se saisit goulûment de son mamelon dressé pour en extraire la sève qui s'écoule indéfiniment, satiété, le petit qui s'endort, repu, tout contre elle, cette chaleur d'un corps minuscule, ces yeux fermés, ce visage apaisé dans la béatitude d'un amour qui prend naissance à la racine de son être, un amour total, cette étroite dépendance, elle est la source, elle est la mère, elle est celle qui a le pouvoir de donner la vie, glorieuse et souveraine en cet instant.

Et puis, à trente ans, peut-être même avant, éviter de se déshabiller entièrement pour ne pas avoir à regarder, à affronter la vision rebutante d'un ventre tellement plissé, froissé, des dépressions de chair flasque sous ses doigts. Et des seins prématurément flétris, comme des outres vides.

C'est lui, le premier, l'aimé, l'aîné, Rachid, celui qui, penché sur elle en cet instant, mesure la profondeur de son éloignement. Que tourmentent à ce moment précis des vagues de regret qu'il confond avec le chagrin.

Oui tu peux être fière de tes fils. Aux yeux de tous, ils ont réussi leur vie. Qu'est-ce que le bonheur sinon l'apparence de la stabilité renforcée par le confort matériel et la certitude d'inspirer le respect ?

Intolérable lucidité, qui aiguise encore sa conscience, plus intolérable que cette lame de feu qui, lorsqu'elle était vivante – mais a-t-elle jamais été vivante ? – traversait sa poitrine à chacun de ses mouvements.

Pourquoi, en cet instant immobile, pourquoi se dessine sous ses yeux fermés une silhouette qu'elle reconnaît immédiatement, qu'elle reconnaîtrait entre toutes, celle de cet homme tant aimé, tant haï, cet étranger qui fut son mari, pourquoi se laisse-t-elle envahir par la résurgence d'une autre douleur, la douleur de l'attente, le souvenir de nuits innombrables passées à l'attendre ?

Lorsque les soirs s'épuisaient en gestes parfaitement ordonnés, rituels immuables, gestes répétés, mécanique bien rodée dans le tumulte des pensées dérégées, lorsque l'opacité du silence s'installait enfin avec la nuit, commençait l'attente de l'homme qui ne venait pas, qui ne viendrait pas. L'homme qu'elle savait dans les bras d'une autre. Images dures, précises, qui s'imposaient à elle, faisaient naître une étrange fébrilité, et qu'elle ne chassait pas. L'attente dans la solitude devenait lente agonie chaque nuit renouvelée. L'attente vécue seule, dans l'obscurité d'une chambre, lumières éteintes. L'attente rythmée par le souffle perceptible des autres qui dormaient à côté, tout près, dans les chambres voisines. Oui, les autres dormaient. Les autres allaient tout naturellement vers la nuit, vers l'apaisement du sommeil. Elle, assise sur une chaise, près de la porte, en face du lit impeccablement ordonné, parce qu'elle ne voulait pas le défaire, parce qu'elle ne voulait pas dormir, parce qu'elle ne voulait pas oublier, elle aiguissait sa souffrance pour se sentir exister dans les ténèbres qui descendaient lentement et se répandaient sur le monde, effaçant toute perception autre que celle d'une effroyable détresse. Se mordre les poings, en silence, jointures serrées. Jusqu'au sang parfois. Seconde après seconde, guetter le bruit trop rare des pas dans la rue, les échos trop rares des voix au-delà des fenêtres fermées, le grincement d'une porte qu'on n'a pas encore ouverte, pas encore, que personne n'ouvrira.

Nom de Dieu mille fois prononcé en vain, sans pouvoir apaiser la brûlure au fond du ventre, et qui remontait, sève amère, amère brûlure dans la gorge. Rester là, assise sur une chaise, immobile, droite, jusqu'au palissement du ciel.

Et lorsque, vaincues par la transparence du jour, les ténèbres enfin se dissipaient, l'attente prenait fin.

Là, dans la clarté qui commençait, lentement, trop lentement, debout en face du lit froid, vide, toujours impeccablement ordonné, elle écoutait sans bouger l'appel du muezzin, puis les bruits d'eau, ablutions matinales du père dans la pièce voisine, puis les rires et les voix des enfants qui s'éveillent, les uns après les autres. Alors seulement elle ouvrait la porte.

Chaque nuit, elle tournait en rond dans la cage de la douleur.

Elle a eu quinze ans... mais a-t-elle jamais été enfant ? De l'enfance a-t-elle eu la fraîcheur, la candeur, la spontanéité ? A-t-elle jamais connu les déraisons de l'adolescence, les espoirs secrets, les émois, les délicates rougeurs, les élans ?

Elle n'a pas, elle n'aura jamais connu le bouleversement d'un premier amour. La douceur d'une caresse et la brûlure d'un regard sur un corps désiré. La fièvre, l'irrépressible tremblement de l'attente du plaisir.

Elle n'a jamais su, n'a jamais pu s'abandonner tout à fait. Toujours au bord de quelque chose. Toujours retenue, comme ficelée par des liens trop serrés pour qu'elle puisse se permettre la moindre ruade, le moindre écart. Dissimuler, réfréner, réprimer, étouffer, depuis toujours.

Oui, c'est comme si elle était morte depuis longtemps. Depuis... depuis... mais quelle importance ? Morte, elle l'était déjà, depuis... depuis... puisqu'elle n'existait pas dans les yeux de cet homme absent, toujours absent, même quand il était près d'elle.

Et pourtant, voilà que revient, comme une pointe de douceur ou de douleur insinuante, le souvenir retrouvé des mains de l'homme, du seul homme qui l'ait jamais touchée, le père de ses enfants. Elle se met à rechercher avec obstination le souvenir du contact de ses mains. Il lui semble que quelque chose venu de très loin, du plus profond d'elle, se met à vibrer, à frémir. Un espoir insensé vient

cogner à ses tempes. Elle veut, elle veut le retenir. Vainement. Elle ne retrouve en cet instant que la sensation de n'avoir été pour lui qu'une présence encombrante. De n'avoir jamais existé dans ses pensées, dans son regard, sous la paume de ses mains, dans le creux de son corps.

Un corps pris, seulement pris de temps à autre. Jamais, non jamais désiré.

Seul surgit le regard d'un autre.

Cet homme. Un ouvrier qui venait chaque jour faire des travaux de plomberie ou de maçonnerie dans la maison en construction, juste en face de la leur. Ce regard qu'elle avait saisi un jour alors qu'elle étendait le linge sur la terrasse, la tête et les bras nus, la robe mouillée plaquée contre son corps.

Une fenêtre ouverte sur le vide de la chambre, juste en face de la maison.

Une rue à franchir.

Une porte à pousser dans les après-midi silencieux et déserts.

Un regard sombre, aigu, chargé de désir, qui, les jours suivants, s'attardait sur la croisée entrouverte, sur la fente des volets où se devinait certainement un bruit, un souffle, un frisson, une poitrine qui se soulevait, un émoi.

Et soudain, autour d'elle, naissent des bruissements légers qui traversent l'espace. Un frôlement fugitif, puis un autre encore. Des mots, oui, ce sont des mots qui volètent en essaims compacts au-dessus d'elle. Ils effleurent son corps, elle n'en sent pas vraiment le contact mais elle en suit le parcours, jusqu'à ce qu'ils s'enchaînent et qu'ils se déposent à l'endroit où s'écoutent les lamentations de la mémoire. Et ces quelques mots qu'elle avait tenté d'enfouir au plus profond de sa conscience depuis très longtemps, lui emplissent les oreilles d'une violente perturbation : « Une porte, rien qu'une porte à pousser... »

En tout bien tout honneur

Il m'a dit, à partir de maintenant tu dois apprendre à vivre avec ça.

Le ça a claqué, comme une gifle, puis s'est mis à enfler démesurément, envahissant toute la pièce. Un ballon de baudruche tendu à l'extrême, prêt à exploser.

Ce sont ses mots. Des mots qui ont donné une réalité insupportable à ce que je savais déjà et que je ne voulais pas entendre. Parce que, c'est bien connu, malgré ce qu'on voit, malgré ce qu'on vous dit, on reste persuadé que ces choses-là n'arrivent qu'aux autres. Je m'étais tenue sur les limites extrêmes de l'incrédulité, croyant qu'il me suffirait de ne pas avancer pour infléchir le sort. Je m'étais naïvement ou impudemment gargarisée de certitudes nourries d'un orgueil absurde. Pas moi ! Pas nous ! Je n'ai pas pu relever la tête pour le regarder. Je savais qu'il avait les yeux fixés sur moi pour mieux mesurer l'effet de ses paroles. Comme si je m'étais soudainement dédoublée, je me voyais, debout, immobile au milieu de la cuisine. Mon tablier est sale ai-je pensé. Le matin, en le mettant pour commencer à faire le ménage, j'avais vu sur le devant des traces rouges de jus de tomate et de grandes auréoles graisseuses. J'aurais dû enlever mon tablier lorsque je l'avais entendu ouvrir la porte ; c'était la seule pensée qui me traversait l'esprit. Le silence s'est installé entre nous, bien épais, visqueux, et une remontée acide m'a brûlé la gorge. Derrière les vitres fermées, le soleil envoyait des rayons qui venaient s'échouer sur la toile cirée bleu pervenche qui recouvrait la table. J'avais certainement l'air stupide avec mes bras ballants, mes mains encore mouillées, imprégnées d'une odeur âcre d'eau de Javel qu'il devait sentir. Parfum de femme, odeur des matins ordinaires, juste avant que ne viennent la supplanter les odeurs de cuisine.

Tu n'as que ce que tu voulais, n'est-ce pas, je t'avais laissé le choix. Sa voix traversait l'espace entre nous, se perdait dans une sorte de brume et n'arrivait que très difficilement jusqu'à moi. Mais elle m'atteignait et se frayait un chemin jusqu'à ce qui me restait de conscience, puisque j'entendais ses mots et que je les comprenais.

Un bourdonnement a soudain envahi la pièce. J'ai cru un instant qu'une mouche bleue tournoyait au-dessus de moi. Des mouches à charogne, c'est comme ça que je les appelle. J'ai voulu lever le bras pour la chasser, mais mon bras ne répondait plus. Le bourdonnement était de plus en plus fort. Mais c'était peut-être le silence qui devenait intolérable.

Il a repris les clefs qu'il avait déposées sur la table en même temps que les papiers. Là, maintenant, il va sortir de la cuisine, il va traverser le couloir et ouvrir la porte d'entrée. Je me représentais chacun de ses gestes, le nombre de ses pas, huit en tout pour arriver jusqu'au seuil, je les avais comptés tellement de fois, et le bruit d'une porte claquée résonnait déjà à mes oreilles avant même qu'il fasse un mouvement. Mais il restait debout en face de moi. Il attendait certainement quelque chose, mais quoi ? J'ai essayé de lui demander pourquoi il ne s'en allait pas tout de suite, mais là aussi, ma voix est restée tapie tout au fond de ma gorge et un son bizarre m'a échappé, quelque chose comme un gargouillement ou un gémissement. Ça a dû le surprendre, il a dû croire que j'allais pleurer ou crier, je ne sais pas.

J'ai pensé à une statue, une statue de pierre, et brusquement j'ai compris. C'est ça, me disais-je, je suis pétrifiée. J'étais heureuse d'avoir trouvé le mot. Pétrifiée. Pétrifiée. Il cognait à mes tempes, se décomposait en trois syllabes bien distinctes qui cognaient, cognaient contre les parois douloureuses de mon crâne. Jusque-là, je ne savais pas ce que ça pouvait signifier réellement. Tu es encore debout mais plus rien en toi n'est vivant. Tu ne maîtrises plus rien. Un problème de connexion entre neurones et synapses paraît-il. Tu as la nette sensation que ton sang s'est figé. Tes pieds, tes jambes sont collés au sol, non, pas collés, scellés. Un battement sourd et lointain te parvient, qui semble naître du centre de toi, mais tu sais que ce n'est qu'un écho du temps où tu étais encore vivante, quelques minutes plus tôt. Pourtant, j'attendais encore. On était deux à attendre, puisqu'il ne partait pas. J'essayais de calculer, de raisonner, je m'accrochais à des mots, des nombres, c'est solide les nombres, c'est d'une logique à toute épreuve. Implacable. Je me laissais happer par des mots, des expressions qui tentaient de

s'agripper au vide qui était en moi avant de choir, et dont l'écho me remplissait la tête, un deux trois nous irons au bois, quatre cinq six cueillir des cerises, une comptine qui remonte du plus profond de mon enfance, et qui... Pendant une minute, non, quelques secondes, cinq, dix, vingt, j'ai cru qu'il allait faire un pas, avancer. Ça ne voulait plus rien dire, je le savais, mais un espoir fou, complètement fou, déraisonnable, tourbillonnait dans ma tête à me donner le vertige, et j'ai pensé, et si maintenant je m'écroulais, là, devant lui, paralysée... hôpital, et tout le reste. Il serait bien obligé de. Et j'ai projeté tout le film dans ma tête. D'abord les jambes qui fléchissent, et puis le corps qui suit, au ralenti, et la chute. Il se précipiterait pour me rattraper. Il n'aurait alors dans les bras qu'un pantin désarticulé, et peut-être pas assez de force, ou tout simplement pas envie de me toucher pour m'empêcher de m'écraser sur le sol. L'image d'un oiseau foudroyé en plein vol m'a soudain traversée. J'ai relevé la tête, pour voir si.

Ce que j'ai lu dans son regard, je ne peux pas te l'expliquer, mais c'est ça qui a fait refluer le sang en moi. J'ai senti une vague, une chaleur intense remonter du plus profond de mon être. Brusquement tout s'est remis en place. Tout est devenu plus net. D'une netteté tranchante. J'ai repris possession des lieux. Une clarté plus intense dessinait les contours de chaque objet, de chaque meuble. J'étais dans ma cuisine avec un homme. Un homme que je connaissais si bien que je pouvais, à cet instant même, rien qu'en le regardant, deviner le désarroi qu'il éprouvait. Oui, je sais, ça peut sembler surprenant, mais c'était évident. Il était mal à l'aise. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front et sur ses lèvres. À peine a-t-il saisi mon regard qu'il a détourné la tête. Comme d'habitude. Il ne sait pas regarder les gens en face. Toujours cet air fuyant. Avant, au temps où... ah, comme j'aimais cet air qu'il avait de ne pas vouloir s'attarder sur les choses et les gens, son air dégagé, terriblement séduisant. Mais le plus troublant, c'est qu'il y avait aussi quelque chose qui ressemblait à de la peur, une infime lueur dans ses yeux, à peine perceptible, mais présente, oui, une sorte d'appréhension comme celle qu'on ressent face à une situation qu'on ne peut pas maîtriser. C'est ça. J'ai soudain compris. Il ne s'attendait pas à ça.

Je veux dire à cette absence totale de réaction, ou du moins à cette soudaine immobilité qui pouvait lui faire croire que j'étais impassible, oui, trop calme à son gré. Le calme qui précède la tempête. Il pouvait croire aussi que je n'avais pas vraiment compris ce qu'il me disait. Quoi qu'il en soit, il semblait vraiment déconcerté. Il s'attendait sans doute à plus de résistance. Ainsi, j'avais encore cette capacité de. Il avait dû se préparer longuement avant de venir me trouver. Assuré de son pouvoir sur moi, il avait dû prévoir ses répliques, ses sentences, mes questions, ses réponses, mon désespoir certain. Peut-être même des cris, des supplications. Il avait commencé fermement, une entrée en matière directe, sans préliminaires. Ensuite il avait tout débballé d'une traite, et pour finir, il m'avait asséné : tu dois apprendre à vivre avec ça. Et, pour mieux enfoncer le clou, il avait continué, il avait placé la suite, la suite logique, l'argument irréfutable. Qu'avait-il dit déjà ? Ah oui ! Je t'avais laissé le choix ! Et bien mieux encore, il avait ajouté : c'est ce que tu voulais. Très habilement, je dois le reconnaître. Ainsi, c'est moi qui. Oui, tout était prévu, il avait peut-être même projeté de développer son réquisitoire sur le même ton. C'est pour ça qu'il n'était pas sorti tout de suite. Je me suis demandé si je ne devais pas le laisser aller jusqu'au bout de sa prestation, il paraissait tellement convaincu de son bon droit ! En l'écoutant attentivement, respectueusement, je l'aurais aidé à se débarrasser de cette gêne que mon comportement imprévisible avait fait naître en lui. J'avais contrarié ses plans. Avait-il répété ? S'était-il fait conseiller par ses nouveaux maîtres, ceux qui connaissent la Loi comme il aimait à le répéter, et qui savaient qu'il fallait rejeter toutes les responsabilités sur moi et mes semblables, comme on se débarrasse d'un monceau d'ordures ? Bien sûr, c'est une stratégie imparable, éprouvée. On se sent plus léger ainsi, innocent, en pleine possession de ses moyens, totalement en règle aux yeux des hommes – et surtout aux yeux de Dieu. Mais dis-moi, a-t-on vu déjà des hommes se sentir coupables ? Ne sont coupables que celles qui refusent d'accepter de se soumettre aux lois. Il était clair que je ne pouvais pas revendiquer le statut de victime.

J'ai fait deux pas, je me suis adossée au mur en face de la fenêtre. Mais il ne m'apparaissait plus qu'en contre-jour. Et je voulais le voir.

Alors j'ai fait deux autres pas en direction de la porte. Il a dû croire que je venais vers lui et il a eu un mouvement de recul, oh, léger, mais que j'ai bien perçu. Sur l'évier, tout près de moi, un rayon de soleil faisait briller la lame du couteau avec lequel, la veille, j'avais découpé la viande pour le dîner. Je l'avais posé là pendant que je faisais la vaisselle. Il a saisi mon regard, s'est retourné. La même pensée nous a traversé l'esprit, au même moment. Son expression a changé. C'était... c'était du mépris... je crois. Il me connaît bien. Il a haussé les épaules. Il s'est détourné.

Et alors, à cet instant, que fait l'héroïne ? Que dicte le scénario ? Irrésistiblement attirée par l'éclat aveuglant de la lame qui semble être posée là par un de ces hasards qui convoquent le destin, elle tend la main, il a le dos tourné, il ne peut pas voir ce qui se passe derrière lui, elle saisit le couteau, il est maintenant dans le couloir, elle le suit, pas trop près, en essayant de faire le moins de bruit possible ; l'obscurité du couloir, la folie subite que peut engendrer le désespoir, le cri d'un enfant quelque part, dans une des chambres peut-être, tout semble la pousser à accomplir le geste fatal, et elle lève la main.

Le cri d'un enfant. Pourquoi cette expression est-elle venue se nicher au cœur même de la scène que je me projetais ? Avais-je vraiment entendu l'enfant crier ? Je me suis arrêtée sur le seuil de la porte. Lui aussi s'était arrêté, tendant l'oreille. J'ai traversé le couloir. Je l'ai dépassé rapidement, sans le regarder, j'ai ouvert la porte de la chambre. Le lit était encore défait. Dans le berceau l'enfant se débattait, entortillée dans les draps. Le visage rouge, elle poussait de petits cris de colère. Quand je me suis penchée sur elle, elle s'est immobilisée, les yeux rivés à mon visage. Je l'ai dégagée doucement. Je l'ai prise dans mes bras. Elle a laissé échapper un long soupir avant de se caler au creux de mon épaule, les yeux toujours fixés sur moi. Il était debout au milieu de la chambre. Il m'avait suivie. Il n'a pas esquissé le moindre geste en direction de l'enfant, sa fille.

Oui je sais, je n'aurais pas dû. Je n'aurais pas dû lui dire de s'en aller. Pas comme ça. On ne parle pas comme ça à un homme, même quand il fait naître en vous des idées de meurtre. Mais crois-

moi, à ces moments-là, il ne reste plus rien de l'éducation qu'on a reçue depuis des siècles. Je ne comprenais pas pourquoi il était encore là, pourquoi il m'avait suivie jusque dans la chambre. Était-ce une façon de me faire comprendre qu'il pouvait encore tout se permettre ? Cela faisait trois jours qu'il n'était pas venu à la maison. Ces dernières semaines, il s'était souvent absenté, et pour cause ! Depuis notre dernière dispute, une violente altercation où je m'étais montrée intransigeante, irréductible, je vivais totalement recluse, je ne répondais même plus au téléphone. Une façon de m'octroyer un sursis avant d'entendre ce qu'il avait à me dire. Une bouffée de haine m'a envahie. Il était venu pour m'informer officiellement de ses intentions. C'était chose faite. En douceur. Sans cris, sans larmes. Je m'étais bien comportée, contrairement à ses attentes. Maintenant, il n'avait plus rien à faire ici. Et puisqu'il me laissait le choix... J'ai serré très fort l'enfant dans mes bras. C'est peut-être elle qui m'a donné la force de me remettre à fonctionner. Je l'ai regardée. Elle avait les sourcils froncés et ne me quittait pas des yeux.

Va-t-en ! Je ne veux plus te revoir ici ! J'ai levé le bras en direction de la porte. C'étaient les premiers mots que je prononçais depuis qu'il était entré. J'avais dans la voix une stridence inhabituelle. Et surtout incontrôlable.

Tranquillement, comme s'il ne m'avait pas entendue, il a tiré de sa poche un paquet de cigarettes. Il l'a ouvert, a pris une cigarette et, en familier des lieux, s'est dirigé vers la cuisine. La boîte d'allumettes était à sa place, sur l'étagère au-dessus de la gazinière. Il a frotté une allumette et, dans une longue aspiration, il a allumé sa cigarette. De là où j'étais, je pouvais suivre tous ses gestes. Puis il a eu une sorte de ricanement. Sans se retourner, d'une voix calme, il a dit, puisque tu le prends comme ça, tu as sept jours pour vider les lieux. Tu devrais lire les papiers... là. Il désignait la liasse de documents qu'il avait apportée et déposée sur la table de la cuisine.

C'est alors que je l'ai entendue, cette voix en moi, la voix de la sagesse, de la raison, dirons-nous. Une voix qui me soufflait distinctement, calme-toi, tu as tout intérêt à ne pas brusquer les choses pour ne pas le braquer, sois raisonnable, sois raisonnable,

pense à ton enfant. J'ai pensé à ma mère. Aux autres, à toutes les autres avant moi. J'avais un poids sur les épaules et j'avais le poids de ce petit corps abandonné en toute quiétude dans mes bras. Elle continuait à me regarder, et j'ai eu l'impression qu'elle se faisait plus lourde, comme pour m'obliger à m'arrimer au sol. Elle semblait attentive, concentrée. Elle ne bougeait pas. Je me suis rendu compte que j'étais en train de me balancer d'avant en arrière depuis que je l'avais prise dans mes bras, comme pour la bercer. Elle était ma vie, mon unique raison d'être. J'avais attendu trop longtemps, des années, avant de pouvoir la sentir bouger en moi. On n'avait pas le droit, personne n'avait le droit de lui faire du mal. Il ne devait rien lui arriver. Jamais. J'allais l'aider à grandir. Et pour cela, pour elle, il fallait d'abord que j'apprenne à me battre avec les seuls moyens dont je pouvais encore disposer. Des moyens très restreints, mais qui me laissaient une marge de manœuvre suffisante. Je l'ai reposée sur le grand lit, je l'ai entourée d'oreillers et je l'ai rassurée d'un sourire.

Il fallait commencer. Je l'ai rejoint dans la cuisine. J'ai ouvert la fenêtre, sans réfléchir. À cause de l'odeur de cigarette sans doute. La fumée flottait dans la lumière, en volutes blanches et mouvantes, puis s'évasait en tournolements gracieux, avant de se dissiper dans les hauteurs. J'avais le choix. En réalité, plusieurs solutions s'offraient à moi. Il avait raison. Une étendue aride, semée d'obstacles insurmontables, s'étendait devant moi. Un espace hérissé de murs indestructibles, gardés par des geôliers impitoyables. Et puis de l'autre côté, il y avait un autre chemin à parcourir, un chemin très étroit, celui que traçait pour moi cet homme. Et tant qu'il n'avait pas prononcé la formule magique de répudiation, celle qui a le pouvoir de ravager toute une vie et bien plus, deux vies dans ce cas précis, j'avais toutes mes chances, je pouvais encore imaginer des lendemains. Il fallait que je commence à jouer mon rôle, que je prononce les mots qu'il attendait de moi. Que je réagisse en femme sensée, vertueuse, et surtout consciente de l'inutilité de sa révolte. Accepter d'abord de faire taire tout ce qui bouillonnait en moi. J'ai pris une profonde aspiration avant de me lancer, et en même temps que je parlais, j'avais la sensation que

toutes mes convictions volaient en éclats, se projetaient dans tous les sens avant de se pulvériser, morceaux de verre brisé, tessons tranchants, poussière de verre qui remplissait l'air que je respirais, embrasait ma poitrine, écorchait ma gorge et voulait empêcher les mots d'arriver à mes lèvres. Les mots qui sortaient de ma bouche n'étaient pas les miens, et cette femme qui, assise maintenant sur une chaise, regardait son mari et discutait calmement avec le désir de le convaincre de sa capitulation, une reddition qu'il voulait sans conditions, cette femme habitée par quelque chose de plus fort qu'elle, ce n'était plus moi.

Il a fini par s'asseoir en face de moi. Il tenait sa cigarette relevée et la regardait se consumer. Je ne sais plus ce que j'ai dit. J'ai dû parler longtemps, je crois. J'ai été convaincante, tour à tour aveuglée par le désespoir et soumise. J'ai pleuré aussi, c'est bien ce qu'on attend d'une femme. Il ne lui manquait plus que le chapelet à égrener quand il m'a rappelé mes devoirs de femme musulmane. Je l'écoutais, tête baissée. Tu vois, ce qui m'étonne un peu, c'est qu'il se soit laissé convaincre si facilement de ma docilité soudaine, sans même chercher à en comprendre les raisons. C'est quand j'ai ajouté : après tout, la maison est grande, qu'il a déchiré lui-même tous les papiers qu'il avait apportés et m'a demandé de lui faire un café. Quand il a enfin prononcé ton nom, j'ai même pensé, oui, je m'en souviens, je me suis dit, elle a de la chance d'avoir un si joli prénom, quand je pense à celui que mon père m'a donné, sans même consulter ma mère ! Oh, comme je t'ai haïe, pour ça aussi ! Et puis, je vais te faire sourire, je t'ai imaginée très fragile, très menue, avec des yeux en amande, des cheveux très noirs. Un peu comme une Chinoise, à cause de mes lectures sans doute. Avec mon statut de première épouse, déjà mère, je me voyais régner sur toi, et sur toutes celles qui pourraient se succéder ici. Gloire aux concubines ! Un avant-goût du paradis, à ce que disent les hommes. En tout bien, tout honneur ! Ce n'était qu'une question d'accommodements, de programmation, de répartition égale des droits et des devoirs. Oh, à propos, sais-tu qu'il m'a demandé de le suivre dans la chambre, après, et qu'il m'a prise, comme ça, en plein jour, là, sur ce lit, dans la lumière du matin, avec l'enfant qu'il avait remise dans son

berceau et qui ne nous quittait pas des yeux ? Je ne te l'avais jamais dit ? Et je me suis ouverte sous lui, et j'ai gémi, doucement, il en pleurait presque de plaisir. Je n'ai même pas pensé à enlever mon tablier.

Et si nous nous levions maintenant ? Viens là, laisse-moi te coiffer ma douce rousse, fille de Satan, et dépêche-toi de t'habiller, il ne va pas tarder à rentrer.

Improvisation

Une femme entre deux âges s'avance sur la scène. Elle semble hésiter, revient sur ses pas, échange quelques mots avec quelqu'un dans les coulisses, puis revient et brusquement interpelle le public :

« Dites, comment vous me trouvez ? *Elle tourne sur elle-même, sourit, avance vers la salle. Elle regarde le public silencieux et hausse les épaules.* Bien sûr, on ne peut pas plaire à tout le monde. Dans l'immédiat, pour moi, il s'agit de ne pas trop déplaire. Ah ! Si vous m'aviez connue il y a... heu... *elle hésite, lance un regard derrière elle comme si elle se retournait sur son passé* il y a quelques années seulement. Pour ceux qui veulent davantage de précisions, je peux ajouter que dans « quelques » il y a un nombre à... deux chiffres. *Elle s'adresse à quelqu'un dans la salle : là, ça vous va monsieur ?* Rassurez-vous je n'ai pas l'intention de vous embêter avec ma jeunesse enfuie. J'essaie pourtant de la rattraper, tous les jours, sans arrêt, mais ça va vite... ça va vite. Je m'essouffle un peu maintenant. Mais je suis encore solide, regardez ! *Elle fait quelques mouvements assez maladroits puis s'immobilise, comme si elle se rendait brusquement compte qu'elle est ridicule. Elle reste un instant silencieuse puis se remet à parler. Elle parle à présent comme si elle était seule* Soyez naturelle, qu'ils m'ont dit ! Parlez, exprimez-vous en toute liberté ! N'hésitez pas à montrer toutes les facettes de votre personnalité. Vous ne serez pas jugée sur ce que vous direz, mais sur la façon dont vous le direz... Facile à dire avec tous ces gens qui me regardent ! Improvisez donc ! Vous avez vingt minutes. Surtout, pas de silences. Meubler le temps sans donner l'impression qu'on le meuble. *Elle regarde autour d'elle* Mais il n'y a rien là. Un plateau nu. On ne m'avait pas prévenue. Ils auraient pu faire un effort pour le décor ! Il manque... des fauteuils, un lit... Avec un lit, on peut improviser, on peut tout inventer, des histoires d'amour et de mort, ou bien... dans un coin, une porte dérobée par où s'enfuir, au théâtre on peut toujours quitter la scène et puis... oui, là, par exemple, une armoire pleine de ces tiroirs secrets qu'on finit toujours par ouvrir, jamais à temps, avec un miroir à l'intérieur. Un

grand miroir qui apparaît dès qu'on ouvre la porte. Un miroir à remonter le temps...

Elle va sur le côté de la scène, fait le geste d'ouvrir une porte et se place face au supposé miroir.

— Là... *elle recule de quelques pas en continuant de se regarder dans le miroir.*

— Là c'est moi. Dans toute ma splendeur originelle. Mes cheveux... *elle se caresse la tête, se redresse* Mon port de reine. Avant le naufrage. Et mes lèvres... *elle en dessine la forme du bout des doigts, tendrement, en fermant les yeux* Ma barque rouge, disait-il. Et mes seins, *elle place ses mains en coupe au-dessous de ses seins* comment disaient-ils, tous ceux qui ont emprunté ce chemin... vallons et collines, drus, fermes et denses. *Elle relève un pan de sa jupe, assez haut* Gazelle, ma gazelle aux yeux d'ambre... *elle baisse la tête et poursuit lentement, comme à regret arrêtée* dans sa course. *Elle se reprend. Elle poursuit sur un ton plus ferme* Bon c'est bien beau tout ça, mais je vais attraper froid si je continue. Il y a un courant d'air, vous ne sentez pas ? C'est qu'on ne sait jamais de quel côté ça souffle. Je dois faire attention. Rien de plus ennuyeux que d'attraper froid. Tiens, chez nous on dit « être frappé par le vent ». C'est pas mal comme expression non ? Ah ! parce que je ne vous l'ai pas encore dit. Je ne suis pas d'ici. Enfin, je ne suis pas née ici. Vous l'aviez deviné ? Hum... Ça m'étonnerait ! J'espère que cela n'aura aucune incidence sur la suite des événements... parce que tout le monde me le dit, vraiment, on ne dirait pas une Arabe... ton teint, tes cheveux... hein, c'est vrai ? Le hasard des combinaisons génétiques, vous savez bien... les mélanges... Berbères, Vandales, Phéniciens, Arabes, Turcs, Espagnols, Français... pour s'y retrouver dans cette généalogie... ces métissages... Enfin... en regardant de près, je ne dis pas. Mais comme ça, telle que vous me voyez, je pourrais passer pour... pour une Méditerranéenne, voilà tout ! Et puis je parle français, sans accent. Et je sais même lire et écrire ! *Elle éclate de rire* Non, non, ce n'est pas une blague, attendez, je vais tout vous dire. *Sur un ton confidentiel* Je ne suis pas née de ce côté-ci de la Méditerranée. Et ma mère non plus. Pas plus que mon père. Il s'appelait Ali, mon

père. Et ma mère, Zahra, *elle épelle* : Z, A, H, R, A, prononciation du H facultative, trop difficile pour vous. Ça veut dire fleur. Quelque chose comme Rose, Violette ou Marguerite. Tous les prénoms veulent dire quelque chose chez nous, dans mon pays là-bas comme dirait l'autre. Moi, je suis, enfin, j'étais... la nuit... Leïla, ténèbres et velours... obscurité et silence, enfin, je parle du prénom qu'on m'a donné... là-bas... j'aurais préféré être la lumière, Nour... mais ça aussi... maintenant j'ai supprimé le deuxième L de mon prénom, un L en moins, ou une aile, et ça donne Léïa, ça passe mieux ici. Voilà pour ce qui est des présentations.

Elle s'arrête, se penche vers la salle comme pour écouter quelqu'un qui l'aurait apostrophée...

— Qu'est-ce que je suis venue faire ici ? En France ? Non ? Ah bon ! Là, vous voulez dire, là, sur cette scène ? Postuler pour le rôle bien sûr, tenter ma chance ! Il paraît que j'ai des dons innés de comédienne qui ne demandent qu'à s'épanouir. Dans tous les registres. Une prodigieuse faculté de mimétisme, essentielle pour la survie, surtout en terre... étrangère... *elle sort un papier de sa poche et commence à lire* « Troupe de théâtre amateur cherche femme âgée de trente à quarante ans, apparence plutôt fragile, libre tout de suite. » C'est ce que disait l'annonce, non ? Ils n'ont même pas précisé : expérience souhaitée. Et en plus, j'ai le physique de l'emploi. Je le sais parce que j'ai lu toute la pièce qu'ils veulent mettre en scène. Tout à fait moi, ce personnage, elle s'appelle comment déjà ? Nora, oui, c'est ça, *elle chantonne* Nour, Nora, Nour, Nora. Je me suis tout de suite reconnue. Je sais... c'est ce que toutes celles qui sont passées ici doivent vous dire, mais bon... je ne vais quand même pas vous raconter que je passais par là, par hasard, que je suis entrée et que... comme vous aviez l'air d'attendre quelque chose, installés dans vos fauteuils, je n'ai pas voulu rater l'occasion de faire mon numéro. Le grand déballage sous les feux de la rampe. *Elle a un petit rire* Non, trêve de plaisanterie. Je n'en suis pas à mes débuts, vous l'avez certainement remarqué. J'ai toujours joué la comédie. Sans arrêt, comme toutes les femmes. Depuis toute petite... bien obligée... Là, quand on m'a dit : allez, c'est votre tour, je n'étais pas prête. En réalité, je n'ai rien préparé.

Je ne m'attendais pas à voir autant de monde pour une audition. *Elle prend un ton précieux* j'ai tellement hésité entre Phèdre et Antigone que... des Méditerranéennes elles aussi, vous aurez remarqué. Mais question fragilité... *elle déclame avec emphase* :

« Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue

Se serait avec vous retrouvée ou perdue... »

Oui, c'est tout à fait ça... et voilà. *Elle a un geste désolé* Ça fait un drôle d'effet, ces lumières, ce silence, cette attente... *elle va vers le fond de la scène* Les comédiennes se préparent pour la pièce de ce soir... C'est ce qu'on m'a dit dans les coulisses. *Elle se penche vers la salle et dit à voix basse* Il faudra s'accrocher, il paraît que ce ne sont que des histoires de femmes. Parce que quand les femmes prennent la parole, elles ne sont pas prêtes à la rendre. La preuve... on dit bien des femmes à histoires... on ne dit jamais : des hommes à histoires. Est-ce parce que les hommes n'ont pas d'histoire ? Ou seulement parce que ce sont eux qui font l'Histoire, avec un grand H ? Les histoires de femmes... il y en a tellement... je me demande bien si... je pourrais moi aussi... mais non... Si au moins ils m'avaient donné un mot, un seul, j'aurais pu le faire rentrer dans l'aiguille, tirer les fils et commencer à tisser... Pénélope sur son ouvrage. Une autre Méditerranéenne... En attendant... Trop tard, je n'ai pas le choix maintenant. Tiens, voilà un mot intéressant, qu'en pensez-vous ? Choix. Choix. *Sur un ton grandiloquent* Avoir ou ne pas avoir le choix... Choix de vivre ou de ne pas. Choix de continuer ou de m'en aller. Choisir de pénétrer dans le labyrinthe, pour se retrouver ou se perdre... *elle désigne du doigt quelques personnes assises au premier rang* Vous là, et vous... Vous n'avez pas choisi de venir ici pour m'écouter, c'est votre travail, mais vous pouvez à présent choisir de ne pas m'engager. Vous lever et me dire de sortir. Est-ce que je peux choisir, moi, de m'en aller ?

Il est encore temps... mais... *elle soupire* Tout choix implique un renoncement. Des risques. Un surtout, celui de se tromper, de regretter...

Elle se détourne, fait quelques pas en direction du fond. Une voix retentit. « Vous avez encore 15 minutes ! »

Elle revient lentement vers le devant de la scène.

— Choisir de venir au monde... ça, c'est l'extrémité du fil. On ne choisit pas de venir au monde un matin de soleil ou une nuit d'orage. De naître d'un côté ou de l'autre de la Méditerranée. Pas plus qu'on ne choisit la couleur de sa peau et le sourire d'une mère. Ma mère... le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'a pas choisi de me mettre au monde. Il paraît même qu'elle a tout essayé pour m'empêcher de voir le jour. Les potions, les bains chauds, les cabrioles, les sauts périlleux, peut-être même les aiguilles à tricoter, allez savoir... tout ce qui se faisait de mieux en ce temps-là... mais il faut croire que j'étais déjà réfractaire à la manière forte. Peut-être que j'avais déjà choisi *elle appuie sur le mot* de m'accrocher. Ça, c'est les histoires qu'elle racontait, celles qui ont bercé mon enfance. De quoi prendre un bon départ dans la vie ! Mais n'allez pas croire que je lui en veux. J'aurais certainement fait la même chose à sa place. Il lui est même arrivé d'accoucher deux fois dans l'année, en janvier et en décembre. Une bonne moyenne, non ? Plus poule pondeuse que mère poule. De quoi se perdre dans les comptes... et surtout quand la balance penche dangereusement du côté des filles et qu'il faut essayer de rétablir l'équilibre ! Bien sûr, les enfants c'est une bénédiction de Dieu, ça permet de garder les maris, et ça les occupe suffisamment pour les empêcher d'aller voir ailleurs... mais à cette allure, on se demande si Dieu n'est pas trop prodigue, trop généreux avec certains... mais... à vrai dire ce n'est pas seulement pour ça que ma mère n'était pas heureuse... tiens, voilà encore un mot intéressant... « heureuse »... surtout quand il est au féminin... on pourrait passer des heures à explorer les définitions mouvantes et circonstanciées de ce mot... Pour en revenir à ma mère, je crois bien que si elle nous en a autant voulu c'est parce qu'elle n'a jamais pu choisir la couleur d'une de ses robes, le visage de l'homme qui a partagé sa vie, le prénom de ses enfants, le parfum d'une savonnette, les mots pour se dire... imaginez un peu, ne pas pouvoir choisir celui dont les mains vous caresseront, ne pas pouvoir choisir d'ouvrir les yeux le matin ou de continuer ses rêves ni même de se laisser attendrir par la douceur d'un soir. Je ne sais même pas si elle a eu le temps de rêver. *Elle fredonne* :

— « En ce temps-là la vie était si belle... les souvenirs et les

regrets aussi... »

Je suppose qu'elle nous aimait quand même. À sa façon... comment dire ? Un peu animale... elle nous protégeait, nous soignait quand on était malades, nous donnait à manger quand on avait faim. Une gifle de temps en temps, au hasard, à celui ou celle qui passait par là, pour rétablir l'équilibre ou ne pas perdre le contrôle de la situation. C'est bien suffisant pour élever une flopée d'enfants, non ? Pas même le temps de sourire et de nous voir grandir... C'est surtout ça qui m'a manqué, le sourire et le regard attentif d'une mère. Quand je voyais sourire les autres mères, celles qui attendaient leurs enfants à la sortie de l'école... quand je voyais leur regard s'éclairer quand... c'est pour ça que j'ai choisi de ne pas lui ressembler. En rien. Jamais. C'est ce choix qui a déterminé tous les autres.

Elle se retourne brusquement vers le supposé miroir. Elle relève ses cheveux et se regarde avec inquiétude. Elle passe la main sur son front, comme pour le lisser.

— Mais... Ils sont là les plis... les mêmes que les siens. Et mes yeux, on dirait... la marque de fabrique...

D'un geste rageur elle met ses mains de chaque côté du visage, comme pour effacer les rides aux commissures des lèvres.

— À mon âge elle avait déjà *elle compte sur ses doigts* cinq, non six enfants, en alternant une fausse-couche de temps en temps, un coup pour rien, disait-elle en jubilant... un corps difforme, plus rien de féminin, non... et pourtant, elle a continué... sept, huit... jusqu'à ce que mort s'ensuive. Là je parle de mon père. Lui, il n'a pas pu tenir à ce rythme, pourtant... Il a fini par lâcher prise. Trop dur. Il n'en pouvait plus de nous voir grouiller autour de lui. Et pourtant, il ne faisait pas grand-chose, du moins à la maison. Normal, c'était un homme. Avec une grosse... moustache. C'est la seule chose dont je me souviens vraiment. On n'osait jamais le regarder dans les yeux. Alors on fixait la moustache. Et on savait interpréter le moindre frémissement. On appelait ça les perturbations atmosphériques. Ça, c'était pour la météo domestique. Prévisions sans risques d'erreur. Il y avait souvent du grain... il fallait attendre que ça passe. En silence. Même les garçons s'esquivaient alors. Et c'est ma mère qui essuyait

tout en silence. Les tempêtes, les bourrasques, entre de trop rares accalmies. Vous comprenez maintenant pourquoi je suis partie, pourquoi j'ai largué les amarres. *Elle fredonne* « J'ai quitté mon pays, j'ai quitté mon soleil... »

Elle s'arrête. Elle attend. Une voix retentit : « Plus que cinq minutes ! »

— Tiens, je croyais avoir fini. Bon, je n'ai plus qu'à continuer. Où en étais-je ? Que disait l'annonce ? Ah oui : « Cherche une femme fragile... » Pourquoi ? Ça veut dire quoi, fragile ? Soumise et douce ? Tout le contraire d'une dominatrice ou d'une mégère ? *Elle prend un ton ironique* Une femme menue et faible, si faible... suffisamment faible pour donner aux hommes envie de la protéger ! *Elle a un petit rire* Rien de moins fragile qu'une femme, je vous le dis ! Mais on peut, on sait tellement bien faire semblant, simuler la docilité, la fragilité, l'orgasme... avec tellement de conviction que les hommes n'y voient que du feu. Et ça leur fait tellement de bien de se sentir forts, de se croire dispensateurs de plaisir... À propos de fragilité, dites, *elle se retourne vers les coulisses* est-ce que je ne pourrais pas m'asseoir maintenant ?

Elle cherche des yeux un siège. Des coulisses, on lui tend un tabouret. Elle s'installe.

— Ouf ! ça va mieux. Où en étais-je ? je me répète, excusez-moi. Ah oui, je suis partie un jour. Je n'en pouvais plus de surveiller les moustaches de tous les hommes autour de moi. Attribut de virilité... le plus apparent.

Elle se relève, bombe le torse, s'immobilise dans une posture avantageuse et dit, en prenant une voix grave :

— Je suis un Homme, avec une hache majuscule et un accent circonflexe sur la bouche. Place, place, laissez-moi passer ! *Elle se laisse retomber sur le tabouret* Et voilà. Longtemps j'ai cherché un homme sans moustache.

Elle se cache le visage dans les mains. Son corps est agité de secousses, on ne sait pas si elle pleure ou si elle rit. La scène s'obscurcit. Elle se relève et parle, le dos tourné au public. Des hommes, j'en ai trouvé ! Pas un seul. Plusieurs. Et moi non plus je ne les ai pas choisis. Je me suis laissé porter par... disons... le

cours des choses. J'ai tout quitté, les tempêtes, les bourrasques, le soleil, oui, j'ai longtemps navigué avant de venir jusqu'à vous. J'ai connu des naufrages... ah ! le fragile esquif sur des mers démontées... et j'ai survécu... portée par le désir de me débarrasser de tout ce qui m'encombrait.

Elle s'assoit par terre, au milieu de la scène, relève les genoux et les entoure de ses bras.

— Dénouer tous les fils qui me retenaient, un à un, jeter par-dessus bord les souvenirs, le goût trop violent des saisons, des regards, des odeurs de jasmin et des chants de femmes dans la nuit, de la lumière trop vive sur les terrasses blanches, des cris du porteur d'eau et du murmure des fontaines sur les places. Et pour tout dire, j'y étais arrivée... enfin... presque... au risque de... il y a un mot particulier pour dire ça chez nous... un mot intraduisible... pour qualifier ceux qui n'ont plus d'âme, plus de racines, plus de mémoire, qui cherchent par tous les moyens à faire oublier et à oublier eux-mêmes ce qu'ils sont, qui croient ainsi se faire accepter des autres, au risque de se perdre... mais j'ai oublié ce mot... même ça...

S'ensuit un long silence. Puis elle s'ébroue et se relève, face au public.

— Ça, c'était la séquence nostalgie. Pathétique, non ? Vous avez apprécié j'espère. Vous en voulez plus ? Je peux continuer... vous faire rire ou vous faire pleurer. Au choix. Il n'y a qu'à demander. Il suffit de mettre le masque, de placer sa voix et tout le monde y croit. Tenez, maintenant je vais... *la voix du régisseur retentit :*

« Merci madame, avant de partir laissez vos coordonnées, on vous contactera si nécessaire. »

Elle recule de quelques pas, lentement, visiblement fatiguée.

— Ah, c'est fini maintenant... oui, le temps a passé... les comédiennes sont certainement sur le point de... bien... alors, *s'adressant au public...* bon spectacle... à bientôt peut-être.

Si, par une nuit d'été...

*Voici ma langue,
collier d'étoiles aux cous de ceux que j'aime.*

Mahmoud Darwich

(Une rime pour les *Mu'allaquât*)

— Le sommeil me fuit. Je ne sais pourquoi. J'ai envie... j'ai envie de jouer, dit doucement Leïla à Aziza allongée tout près d'elle. Il est plus de minuit. Pourquoi n'irions-nous pas là-haut, sur la terrasse, consulter les étoiles ?

Perdue dans ses songes coutumiers, Aziza ne répond pas tout de suite. Au bout d'un moment elle finit par revenir au monde et se redresse.

— Qui vient avec nous ? continue Leïla à voix haute.

— Moi ! s'écrie Amina.

— Moi aussi, dit Warda qui se retourne vers Assia alanguie, à l'orée du sommeil. Elle lui dit :

— Écoute ! Viens là, n'entends-tu pas le long murmure des vagues qui lèchent le rivage ? La nuit est propice, on dirait qu'elle retient son souffle dans l'attente. Crois-tu que nous pourrions ce soir ouvrir les portes du destin ?

Saisie d'une subite exaltation, elle se lève. Comme pour mieux les convaincre d'entrer dans le jeu, elle tire les rideaux, ouvre la fenêtre, et de sa démarche claudicante, elle va vers la plus jeune de ses sœurs.

— Lève les yeux et regarde ! La lune est pleine, la clarté qui tombe du ciel est bouleversante de douceur. Veux-tu, dis, veux-tu que nous allions plus loin que les rêves ? Allons, avant l'ultime soupir de la nuit, allons ensemble rejoindre l'aube avant que les regards des hommes n'en dissipent la tendresse.

Immobile et muette, Selma écoute cette étrange exhortation dont chaque mot se détache et vibre longuement dans le silence de la nuit. Elle hésite un instant. Elle aussi aimerait savoir de quoi ses lendemains seront tissés, mais elle redoute d'affronter les arcanes du destin. Depuis toujours sage, depuis toujours soumise, peut-être

même avant d'ouvrir les yeux sur le monde, pressentant obscurément qu'il ne saurait avoir de place ou de bonheur, pas même quelques miettes, pour elle, la septième fille, elle dont la venue au monde fut, un soir d'hiver, accueillie dans la colère, les larmes et la désolation.

La délicate Naïma, dont la famille unanime s'accorde à dire que toutes les fées se sont penchées sur son berceau, la belle qui semblait déjà endormie, s'étire voluptueusement. Elle retient par le bras Amina qui s'apprêtait à se glisser hors de sa couche :

— Attends-moi, je viens avec vous.

Soudain, la vie renaît dans la pénombre de la chambre. On entend des glissements furtifs, des tintements, le froissement des draps que l'on rejette, des rires étouffés, puis des pas qui dérangent à peine l'immobilité de cette nuit d'été. Avec des précautions d'Indiennes, elles entrouvrent la porte, traversent le long couloir obscur et, l'une après l'autre, gravissent les marches qui mènent à la terrasse. Une fraîcheur délicieuse les accueille et elles se laissent lentement pénétrer par l'exquise sensation.

Les voici maintenant : sept jeunes filles, sept sœurs vêtues de voiles blancs légers, si légers qu'ils ressemblent à des ailes que soulèvent leurs désirs conjugués. Sept jeunes filles debout sur les hauteurs de la vieille demeure, face à la mer. Elles vont à la rencontre de leur destin. Elles se tiennent les mains et contemplent le ciel.

De la gazelle, Aziza a le regard effarouché et le pas dansant. D'un naturel réservé, elle semble toujours se tenir en retrait, sans doute par peur qu'un trait décoché ne l'atteigne au cœur de son extrême solitude. Pourtant, c'est elle qui dans l'instant s'avance la première pendant que Leïla fait un nœud à son mouchoir, prononce son nom et récite lentement les paroles qui peuvent ouvrir les portes de la nuit.

« Ô vous,
Esprits de la nuit
Dont les souffles raniment les braises
Qui rougeoient au cœur des ténèbres,
Saurez-vous d'un signe

Éclairer la voie

Et dévoiler ce qui est écrit pour elle ? »

Dans la tranquille transparence d'une nuit parcourue de lents éclats de lune, elles se recueillent, attentives à présent au moindre bruit. Semblant surgir du ciel, un bourdonnement lointain leur parvient, qu'elles essaient de reconnaître. Peu à peu, le grondement se précise.

— Un avion, s'écrie Leïla, c'est un avion ! Tu vas partir, oui, c'est ça, j'en suis sûre, un jour tu traverseras les océans, tu t'en iras à bord d'un oiseau d'acier.

Warda l'interrompt.

— Voici ce que dit le présage : celui qui viendra vers toi t'emmènera loin, très loin de nous. Tu vivras dans des pays où les hivers sont blancs et longs, très longs. Tu oublieras les étés et la lumière jaillie d'entre les jasmins. Là-bas, loin de nous, tu essaieras en vain de cueillir le parfum des aubes et la douceur des crépuscules, sans jamais pouvoir en retrouver la saveur.

Aziza se tait. Des larmes lui viennent aux yeux pendant que sa sœur invente pour elle un exil au goût d'amertume.

Selma vient vers elle, la prend par le bras et l'entraîne vers le rebord de la terrasse.

— N'écoute pas ce qu'elle dit ! Elle est poète, tu le sais, et comme tout poète elle a l'étrange et fascinante manie de se laisser emporter trop facilement par la magie des mots, de les laisser s'écouler d'elle sans jamais chercher à les retenir, croyant ainsi agir sur la laideur du monde. Si tel est ton destin, tu partiras peut-être, tu découvriras d'autres mondes, d'autres paysages, des lieux si beaux, si vivants qu'ils te feront oublier la grisaille des jours passés derrière des portes closes.

Tout près d'elles fuse une voix claire et effrontée, à fleur de rires ou de larmes, la voix d'Amina la rebelle, celle dont les excès, les exigences et les colères bousculent souvent la trop stricte ordonnance des jours.

— À mon tour maintenant ! Leïla, fais un autre nœud à ton mouchoir ! Un nœud bien serré, bien solide, pour que ce qui doit être soit révélé !

Pendant que Leïla prononce la formule consacrée, une bourrasque se lève, un brusque remous qui fait claquer portes et fenêtres alentour et soulève une poussière âcre et fine qui tourbillonne tout autour des jeunes filles rassemblées, les oblige à se couvrir le visage de leurs mains et à fermer les yeux.

Aziza s'est éloignée. Elle se recroqueville dans le coin le plus sombre, elle se fond dans l'ombre et semble vouloir s'exclure du jeu. Une angoisse soudaine lui étreint le cœur. Qu'advient-il de ma sœur bien-aimée ? Les remous, la tourmente, les tempêtes, voilà ce qui l'attend. Quel souffle l'emportera ? Quel rêve l'enlèvera à nous ? Saura-t-elle résister aux forces obscures qui de temps à autre viennent l'assaillir ? Pourra-t-elle un jour déposer les armes et accepter qu'on lui rogne les ailes ?

Pendant ce même temps, comme pour affronter la nature brusquement déchaînée, les bras tendus, le corps offert, Amina danse et se défait des voiles qui l'entravent. Sa silhouette élancée et fragile semble défier le souffle puissant venu de la mer, et la grâce, le délié de ses pas, l'amplitude harmonieuse de ses gestes semblent répondre à toutes les questions, apaiser toutes les rumeurs pour ne laisser place qu'au feu qui brûle en elle.

C'est maintenant Selma qui doit se lever. Selma, l'enfant sauvage et secrète, celle qui, pour mieux s'effacer, a fait de ses silences une armure et de ses rêves un rempart qui la protège des autres, et surtout d'elle-même.

Sans se concerter, elles viennent toutes vers elle, elles l'entourent, l'effleurent de leurs mains unies, déploient tout autour d'elle des ondes de tendresse, tentant peut-être ainsi d'atteindre le lieu où se terre la première douleur à jamais enracinée dans son être.

— Veux-tu, dis, veux-tu partager avec nous ces instants, veux-tu pour une fois joindre tes rêves aux nôtres et écouter le chant de la nuit ?

La voix de Warda est douce, très douce, elle se veut apaisante, et Selma s'abandonne peu à peu à la sérénité nocturne. Leïla se penche et fait un troisième nœud à son mouchoir. Elle lance au ciel la longue incantation.

Pendant un long moment, rien ne bouge. Elles ont beau tendre

l'oreille pour essayer de déceler un frémissement, un frôlement, le moindre signe lumineux ou sonore qu'elles pourraient traduire, elles ont beau scruter le ciel fiévreusement, impatiemment, seul un silence absolu répond à leur attente.

— Là ! là ! Je l'ai vue ! Une étoile filante ! Vite, fais un vœu avant qu'elle ne s'abîme sur la terre ou dans la mer !

Assia, dressée sur la pointe des pieds, le bras tendu, désigne un point dans l'immensité du ciel. Elle secoue vivement sa sœur qui ne réagit pas.

— Je n'ai rien vu, moi, répond tristement Selma. Ton imagination te joue des tours, comme d'habitude !

Toutes s'exclament en même temps.

— Oui, là, elle a disparu maintenant, mais c'était vraiment une étoile filante ! Nous l'avons vue ! C'est pour toi, c'est un signe, un message ! Oh oui ! Tu peux demander ce que tu veux, le ciel te l'accordera !

Touchée par leur insistance, par une sollicitude qu'elle sait destinée à lui insuffler un peu d'espoir, Selma sourit et se prête au jeu.

— Je veux... je veux moi aussi m'en aller, aller à la découverte d'autres mondes où je pourrai enfin laisser libre cours aux envies innombrables qui m'emplissent en vain de leur tumulte. Et d'abord...

Sa voix se brise, puis elle se reprend, et dans un chuchotement presque inaudible elle ajoute :

— Non, non, être aimée de tous. Simplement. C'est là mon vœu.

— Amour, amour, voilà, le mot est dit enfin, claironne Naïma.

Elle répète le mot, le laisse claquer dans le silence, comme un défi.

— C'est d'amour que je veux moi aussi remplir ma vie, à ras bord ! Leïla, à moi maintenant, je veux savoir : qui viendra me délivrer ? Dans un avion ou un bateau, sur un cheval blanc ou dans une belle voiture, peu importe, je l'attends depuis si longtemps. Qu'il vienne ! Et surtout, qu'il entre dans cette demeure les bras chargés d'offrandes ! Et puis... attendez, j'ai oublié un détail important : qu'il soit beau, sinon... ce n'est pas la peine qu'il se dérange !

Un éclat de rire général accueille ses paroles.

— Et s'il vient à pied, en savates ? réplique malicieusement Assia,

tu n'ouvriras pas la porte ?

Naïma prend un air faussement dédaigneux et hausse les épaules.

— Attendez, attendez, vous verrez ! Allez, Leïla, à moi !

Amusée, Leïla s'exécute. D'abord un quatrième nœud au mouchoir, puis elle nomme l'élue et récite la formule sur un ton solennel, plein d'emphase. Très vite elles perçoivent le ronflement d'un moteur suivi d'un crissement de freins tout proche. Elles se précipitent vers le rebord de la terrasse ; une voiture vient de tourner au coin de la rue. Elles ont eu à peine le temps d'en distinguer les feux arrière.

— Je vous l'avais dit, commente sobrement Naïma, vous avez vu comme il était pressé ? Tellement pressé que je n'ai pas eu le temps de voir si c'était une belle voiture ! Dommage !

Warda, silencieuse depuis un moment, saisit Leïla par le bras.

— Je passe mon tour. Moi qui n'attends personne et que personne n'attend, je sais où trouver les clés. Je sais où puiser la force d'accomplir ma destinée. C'est à moi de démêler les fils. Nul besoin d'interroger les étoiles. A-t-on jamais vu une créature telle que moi échapper à ce qui, dès l'instant où je fus conçue, a déterminé toute mon existence ? Je n'ai de mon enfance que le souvenir d'une longue traversée solitaire et difficile. Aujourd'hui, je sais aussi lire dans les regards pleins de pitié de ceux qui m'approchent, et cela me suffit. Mais il est d'autres signes, essentiels à ma vie, des signes qui m'ont ouvert, et continueront longtemps je l'espère, de m'ouvrir tous les chemins. C'est grâce à eux seuls que je suis vivante, que j'avance la tête haute et que je peux oublier ou combler toutes les défaillances de la nature. Sais-tu que quand je lis, quand j'écris, quand je laisse venir à moi les mots, tout ce qui m'entoure disparaît ? Et Warda la boiteuse, la pauvre Warda¹, la mal nommée, peut ainsi s'imaginer prendre possession du monde et le modeler à sa façon.

Elle se tait un instant puis, dans un petit rire qui ressemble à un sanglot, elle reprend.

— Et même si je ne sais pas danser, personne ne pourra jamais m'empêcher de croire que c'est pour moi que le poète² a écrit :

« J'ai tendu une corde d'étoile à étoile et je danse. »

Profondément bouleversée par l'aveu de cette immense détresse dont elle pressentait confusément jusque-là les ravages, Leïla la prend dans ses bras. Elle sent trembler tout contre elle ce corps rétif, raidi dans le refus de la compassion.

Doucement, Warda se dégage et saisit le mouchoir que Leïla serre dans ses mains.

— Laisse-moi m'adresser aux esprits, je vais le faire pour toi. J'espère seulement qu'ils m'écouteront comme ils t'ont écoutée.

Avant même qu'elle ait fini de prononcer les derniers mots de l'incantation, un pleur d'enfant transperce le silence de la nuit. Toutes l'entendent très nettement. Sans surprise. Leïla n'est pas seulement la sœur aînée, elle est aussi celle qui a très vite et très souvent secondé, sinon remplacé, la mère trop occupée pour leur donner les soins dont elles avaient besoin pour grandir. Personne ne sait mieux qu'elle consoler, écouter, comprendre, calmer, réconforter, encourager. C'est auprès d'elle, comme Warda à cet instant, qu'elles viennent se réfugier chaque fois qu'elles ont mal, et patiemment, délicatement, elle panse leurs blessures, sans jamais oser se dire qu'on lui a volé son enfance, sans jamais songer à se révolter ou à se plaindre.

Avant même que l'une d'entre elles n'ait le temps de faire un commentaire, elle reprend le mouchoir et appelle Assia.

— Viens, viens vite, avant que la lumière du jour ne vienne chasser les esprits du cœur des ténèbres, vite, c'est à toi maintenant.

D'un pas assuré, Assia s'avance jusqu'au centre de la terrasse. Sans véritable curiosité, elle attend le présage qui lui confirmera ce qu'elle sait déjà. Ses rêves et ses désirs ont un visage, un nom, une présence qui l'accompagnent tout au long des jours. Pour elle, la voie est toute tracée, elle le sait depuis l'instant où, à la sortie du lycée, son regard a croisé celui de Mourad. Sa vie n'est plus qu'une suite d'instantanés volés entre deux portes, de messages échangés dans le plus grand secret, avec cependant la complicité de ses sœurs. Elle est la première et la seule d'entre toutes à découvrir les émois et les transes de l'amour que vient d'invoquer si ardemment Naïma. Elle n'a que dix-sept ans, et elle devra attendre encore

longtemps, mais qu'importe. Chaque jour qui passe la rapproche de ce bonheur qu'elle espère de toute la force de son innocence ; c'est une certitude profondément ancrée en elle.

Comme pour faire écho à cette ferveur, les premiers feux du soleil illuminent brusquement l'horizon et répandent sur la surface de l'eau des frémissements irisés. L'air s'emplit d'une clarté encore brumeuse qui peu à peu chasse les ombres de la nuit.

Les sept sœurs sont maintenant debout face à la mer. Elles se tiennent les mains et contemplent le ciel où une à une s'éteignent les étoiles. Puis, dans un même élan, elles se détournent, traversent la terrasse et pendant que s'élève la voix puissante du muezzin, elles regagnent leur chambre et s'apprêtent à affronter le jour.

[1.](#) *Warda* veut dire rose et, par extension, désigne toute fleur.

[2.](#) Federico Garcia Lorca.

Sur une virgule

Marie me poursuit jusque dans mes rêves.

Elle apparaît au cœur de la nuit et ne me quitte pas, jusqu'au point du jour.

À l'instant fragile où l'on hésite à rejoindre les rives toutes proches de la conscience, je ne sais plus qui je suis, où je suis.

Et puis, dissipant toutes les images qui me hantent, il y a la voix de ma mère : « Sarah, réveille-toi ! »

Marie ne disparaît jamais complètement. Il arrive qu'au détour d'un mot, elle surgisse, en plein jour, aussi présente et imprévisible que dans mes rêves.

Il me semble la voir partout. Elle est parfois debout au coin de la rue, là où elle attendait ses amies le matin pour aller au lycée, exactement à l'angle de la rue de Lyon et de la rue du Quatorze-juillet. C'est en interrogeant les vieux commerçants du quartier que j'ai réussi à identifier tous ces lieux qui ont changé de nom depuis l'Indépendance. C'est elle aussi que j'imagine, sous un arbre, contre les grilles du jardin d'Essai. À l'endroit précis où elle avait rendez-vous avec Jean-Paul, chaque soir en revenant du lycée. Ou bien encore, elle me bouscule, rieuse et gourmande comme elle l'avouait elle-même, lorsque je suis devant la porte du Poussin Bleu, la meilleure des pâtisseries de Belcourt, la seule qui n'ait pas changé d'enseigne aujourd'hui.

Lui, Jean-Paul, je pourrais le reconnaître au milieu de la plus compacte des foules. Je sais tout de lui. Sa façon de marcher, le buste légèrement penché en avant, comme pour faire oublier sa taille d'enfant grandi trop vite. Son visage au teint si brun qu'on aurait pu le prendre pour un Arabe. Sa mèche rebelle, raide de gomina, qui très vite retombait sur ses yeux *d'un bleu plus profond qu'une mer d'orage*. Il est entré en moi avec ses mots à elle. Je reconnaîtrais sa voix, ses mains de musicien. Jusqu'à son odeur, l'eau de lavande Jean-Marie Farina dont il s'aspergeait tous les matins, et aussi avant chacune de leurs rencontres. Odeur douce de lavande qui le soir imprégnait les cheveux de Marie.

Les cheveux de Marie... Dans mes rêves elle m'apparaît souvent auréolée de boucles légères et blondes, la tête nimbée de lumière. Un casque d'or, comme Simone Signoret dont le film est repassé récemment à la télévision. Mais il arrive parfois que dans un geste gracieux, elle fasse voler autour d'elle une longue chevelure sombre et brillante, en tous points semblable à la mienne.

Il faut que je relise le cahier. Que je cherche bien. Il se pourrait que des détails aient échappé à mon attention. Mais est-ce bien nécessaire ? C'est sous les mots de Jean-Paul que se dessine le visage de Marie. Ainsi les yeux de Marie, « *des yeux d'herbe sauvage dorée par le bruissement infini du vent* ».

J'ai appris cette phrase de la lettre de Jean-Paul par cœur. Quelques autres aussi. Celles qui me font monter des larmes aux yeux, parce que je sais que jamais personne ne trouvera de tels mots pour me parler ou pour m'écrire. Quel dommage que Marie n'ait pas laissé d'autres lettres que celle-là ! Elle a dû les emporter avec elle le jour où elle a quitté sa maison. Ou peut-être les a-t-elle détruites avant de partir. Mais je suis sûre qu'elle n'en a oublié aucun mot, qu'ils sont imprimés dans un coin de sa mémoire. Peut-être même qu'aujourd'hui elle se les répète de temps à autre, comme ça, lorsqu'elle se regarde dans un miroir. Qu'elle se souvienne de la lumière de ce regard qui transfigurait sa vie.

Maman ne comprend pas ce qui m'arrive. Je sens souvent son regard posé sur moi, comme si elle cherchait à retrouver sur mon visage quelque chose qui aurait pu échapper à sa vigilance. L'autre jour, elle a bien essayé. « Tu changes, Sarah, tu n'es plus la même. » Une constatation qui semble l'étonner. Pourtant elle le sait bien, elle, que je ne suis plus sa petite fille depuis le jour où mon père et elle ont accepté la demande en mariage.

C'est vrai. Quelque chose a changé en moi. Je ne suis plus seule. Et puis, je viens de découvrir que l'amour peut exister vraiment. Pas seulement dans les films ou les livres. Mais ça, elle ne peut pas le voir avec ses yeux de mère.

Ma mère s'appelle Meriem.

Elle n'a que deux ans de moins que Marie.

Je n'aime pas penser à Marie sous les traits d'une femme, une

femme qui pourrait ressembler à ma mère. Pour moi, Marie a dix-huit ans. Mon âge. Et c'est à moi qu'elle ressemble.

C'est vers ma mère que je suis allée tout d'abord. C'est à elle que j'ai voulu poser toutes les questions qui m'auraient aidée à mieux-comprendre l'histoire de Marie. Elle répond parfois, mais elle ne comprend pas mon insistance et cette envie qui me prend de l'entendre raconter les histoires de sa jeunesse. Elle doit croire que c'est parce que la date fixée pour mon mariage approche. Le désir de m'identifier à elle ou celui de me raccrocher à mon enfance. C'est elle qui a trouvé le cahier. Un petit cahier de quatre-vingt-seize pages, recouvert de papier vert, caché au fond d'un placard dans le débarras, au milieu d'une pile de vieux magazines conservés par ma grand-mère qui ne jette jamais rien. Personne avant moi ne l'avait jamais lu.

L'histoire de Marie est là, dans ce cahier abandonné ou oublié, je ne saurai jamais. Elle est dans ces quelques pages, miraculeusement parvenues jusqu'à moi.

« 2 janvier 1962 : que me réserve cette année ? encore et toujours la guerre ? Cette nuit, bien après minuit, j'ai été réveillée par plusieurs explosions, toutes proches. Encore des charges de plastic. J'ai entendu les sirènes des ambulances. Maman est venue vérifier si Isabelle et moi étions endormies. Comme si on pouvait dormir avec tout ça. Ça fait tellement longtemps que nous ne pouvons plus dormir toute une nuit. On attend, les yeux ouverts, on attend que ça commence. Je n'ai même plus de réveils en sursaut, j'ai l'impression que je n'ai même plus peur. Elle s'est assise à mon chevet et a commencé à évoquer l'idée du départ, encore une fois. Avec des « si... » et des larmes dans les yeux. Elle dit que nous ne pouvons plus rester dans ce quartier, qu'il devient trop dangereux, surtout pour des jeunes filles. C'est aussi ce que m'a dit Jean-Paul hier, lorsqu'il m'a quittée près du Monoprix. Il a failli se disputer avec un groupe de jeunes gens, des Arabes, qui me regardaient avec trop d'insistance. Il est jaloux ! Quel bonheur ! Cela me flatte bien sûr, mais les regards qui s'attardent sur moi, ce n'est pas trop désagréable... et puis ils me connaissent tous ! Il ne supporte pas qu'un autre homme que lui puisse me remarquer, se retourner sur

moi. Il est resté debout à les surveiller pendant que je montais l'allée. J'aime que ma rue porte ce nom, allée des Mûriers. On pourrait se croire dans un village. En plein cœur d'Alger ! Mais il faudrait avoir beaucoup d'imagination... »

Allée des Mûriers. Pour nous, maintenant, c'est la rue de Kaboul, du nom de la mosquée baptisée par ceux qui l'ont investie. J'ignorais même qu'elle avait porté ce nom. Maman s'en souvient. Elle m'a montré plusieurs cartes postales assez anciennes avec au dos cette adresse : 9, allée des Mûriers, Belcourt. Notre adresse.

Moi non plus, je ne supporte pas les regards des hommes. Les yeux avides de tous les jeunes adossés aux murs à longueur de jour. Pourtant, ils ne font pas de réflexions quand je passe devant eux. Parce que je suis du quartier. *Bent el Houma*. Ils savent aussi que mes frères ne permettraient qu'on me manque de respect. Mais leurs regards sont souvent bien plus insolents et explicites que les paroles qu'ils n'osent prononcer à haute voix.

Et le voile que je porte depuis quelques mois ne sert qu'à exacerber leur imagination, j'en suis sûre. Le vendredi, je n'ose même plus sortir de chez moi. Ils sont tous postés devant la porte de la mosquée en attendant la prière du jour. Et c'est enfermée dans la chambre que je revis les dimanches de Marie.

« 26 mars 1962 : il est minuit ; après les concerts de klaxons, les concerts de casseroles, le silence est revenu. Une folle journée ! Dire qu'un cessez-le-feu a été signé il y a quelques jours... Et depuis, on dirait que la rage et la violence ont redoublé, qu'il n'y a plus de limites. On abat des hommes dans les rues comme on abattrait des chiens enragés. Je ne comprends pas. Jean-Paul n'a pas pu venir au rendez-vous. Je l'ai attendu sous le soleil pendant plus d'une heure. Les militaires ont levé les barrages après la manifestation du plateau des Glières, mais c'était trop tard. J'ai dû partir avant que les manifestants refoulés ne descendent du Télémy. Il y avait beaucoup de monde et la circulation était bloquée. J'ai dû faire un grand détour. Je suis rentrée tard et j'ai eu droit à une scène de Maman. La fin de la guerre est inéluctable et les hommes s'entêtent dans leur folie. Ici, à Belcourt, tous se préparent déjà pour

le référendum du 1^{er} juillet. Certains ont même commencé à confectionner des drapeaux vert et blanc avec une étoile et un croissant rouges au milieu. C'est Aïcha qui me l'a dit. Mais d'ici là... Demain c'est dimanche... Maman m'a autorisée (il a fallu négocier longtemps) à sortir, malgré tout. Elle est tellement bouleversée par ce qui se passe, tellement désorientée, qu'elle n'a même pas posé de conditions. Dans quelques heures je serai dans tes bras, Jean-Paul... bonne nuit mon amour... »

Les dimanches de Marie... La promenade des familles sur les trottoirs de la rue de Lyon. Les allées ensoleillées du jardin d'Essai, parcourues de cris d'enfants, de soupirs amoureux et de grincements de poussettes.

La rue de Lyon s'appelle maintenant rue Belouizdad. Sous les frondaisons des platanes du jardin d'Essai, les enfants et les familles sont toujours là. Les amoureux aussi. Mais ils se cachent. Ils s'enlacent et se séparent au moindre bruit de pas, à la moindre rumeur que fait le vent dans les feuilles. Parfois même ils sont pourchassés par les gardiens ou hués par des enfants.

Lorsque je sors pour faire des courses, il m'arrive de faire un détour, sans le dire à ma mère qui ne parle que des récents enlèvements de jeunes filles. Je me contente de franchir les grilles et de faire quelques pas dans l'allée centrale du jardin, quelques minutes seulement, le temps d'imaginer le bras d'un garçon autour de ma taille, son visage penché sur moi, une mèche rebelle retombant sur ses yeux et les mots qu'il pourrait me dire.

C'est là que je me répète cette phrase de Jean-Paul adressée à Marie : « *Le soir, avant de m'endormir, je ferme les yeux et laisse longtemps vibrer en moi la lumière de nos dimanches d'eaux claires et de discrets feuillages.* »

« 29 avril 1962 : *je ne vais plus au lycée depuis deux semaines. Tous les établissements scolaires sont fermés m'a-t-on dit. Comme le temps me semble long ! Je vis dans l'attente. La plupart de mes amies sont déjà parties. Je ne sais même pas si je dois continuer mes révisions. Maman ne veut plus que je sorte. Elle qui tenait tant à ce que je passe mon bac ! Je n'ai pas vu Jean-Paul depuis plus*

d'une semaine. Il me manque tant ! Mais c'est surtout l'idée de son départ qui m'est intolérable. Depuis notre dernière rencontre, je ne peux plus penser qu'au moment où nous nous séparerons. Dans quelques jours, il rejoindra son frère à Paris. Ses parents vont rester là encore, le temps de préparer leur déménagement. Comment vais-je pouvoir respirer sans lui ? Maman temporise. Elle ne sait pas où aller. Elle ne veut pas quitter Alger. Elle attend de voir comment vont évoluer les choses. C'est son expression favorite. Elle n'arrête pas de la répéter. Elle essaie de nous cacher qu'elle a peur. Mais il suffit de la regarder. Elle a peur de l'avenir, de l'inconnu, et des décisions qu'il lui faudra bien prendre. Elle craint que ses deux filles chéries, Isabelle et moi, tout ce qui lui reste (voix mouillée de larmes à cet instant précis) ne soient un jour prises en otages par ceux dont cette horrible fin de guerre aiguisé les rancœurs. J'ai beau lui dire que c'est notre quartier, qu'ici tout le monde nous connaît, que les voisins ont promis d'assurer notre protection, rien n'y fait. Elle n'a plus confiance en personne. Elle-même ne sort de la maison que pour aller chez l'épicier mozabite en face de chez nous. Zineb, son amie, n'arrive pas à la rassurer. Elle aussi a très peur pour son mari qui travaille au port. Tous les matins pour aller au centre d'embauche des dockers, il doit traverser les quartiers européens. Et avec tous les attentats...

Oh, Jean-Paul, ne plus entendre parler de mort et de haine ! Comme j'aimerais te sentir près de moi, t'entendre me dire à l'infini que tu m'aimes, que la guerre s'arrête aux portes de l'amour et que rien ne pourra nous séparer ! »

Des bombes qui explosent. Les nuits et les jours hachés de rafales de mitraillettes. Les hommes qui tombent, qui courent en tous sens, et les femmes qui hurlent à la recherche d'un proche. Les rues jonchées de cadavres. De là où elle est, lorsqu'elle voit ces images d'un présent aussi terrible que l'a été le temps de sa jeunesse, Marie doit sûrement se souvenir. Elle n'a pas pu oublier.

J'ai repris mes livres et mes cahiers d'histoire. J'aimerais retrouver les dates, les noms, les faits, savoir ce qui s'est passé pendant les quelques mois où Marie tenait son journal. Mais il n'y a presque rien sur cette période, entre le 19 mars, jour de la signature du cessez-le-

feu à la suite des accords d'Évian et le 5 juillet, « date historique de l'accession du pays à l'indépendance ». Deux dates seulement sont mentionnées : 2 mai 1962, attentat à la voiture piégée au port d'Alger devant le centre d'embauche des dockers et 7 juin, incendie de la bibliothèque universitaire. Je ne saurai jamais si le mari de Zineb était au nombre des soixante-deux victimes de l'attentat au port enterrées le lendemain. Marie n'en parle pas.

« 3 mai 1962 : il est parti ce matin. Hier nous avons marché dans les rues jusqu'au champ de manœuvre et nous n'avions plus peur de rien. J'aurais même voulu mourir en ces instants, mourir près de lui, avec ses bras serrés autour de moi. Quand nous reverrons-nous ? je ne peux plus penser à autre chose. Je n'ai plus que des mots, ses mots, plus lumineux, plus tendres qu'une aube de printemps. Il a longuement caressé mon visage. « Je veux garder dans mes mains l'empreinte de ton sourire, plus précieux qu'un viatique. » Mon amour, quand pourras-tu me redire ces mots ? Ce soir, dans le silence de la nuit, je veux à mon tour les laisser pénétrer en moi, lentement, adagio, dirais-tu, toi, le musicien. Qu'ils m'envahissent tout entière, qu'ils épousent les pulsations de mon cœur, se confondent avec mon être et deviennent ma seule réalité. Ainsi je n'aurai plus peur des lendemains sans toi. »

Maman ne comprend pas les raisons du brusque intérêt que je manifeste pour l'histoire de notre pays. Ou du moins, pour une période bien précise de cette histoire. Je la sens agacée par les trop nombreuses questions que je lui pose. J'ai l'impression qu'elle n'a pas trop envie d'en parler parce que les blessures se sont aujourd'hui ravivées. Alors je me tais. Je sais qu'elle aussi a peur pour nous. Elle est étonnée que je ne m'intéresse pas plus à mon trousseau, à mes robes, et me houspille pour les essayages chez la couturière. C'est sa préoccupation la plus urgente. Il y a bien mon père, mais je n'ose rien lui demander ; nous n'avons pas l'habitude d'aborder de tels sujets. En réalité, nous nous adressons rarement la parole ! C'est comme s'il n'était pas là.

Alors je me réfugie auprès de ma grand-mère, et le soir dans sa chambre, elle seule consent à me raconter l'histoire de ces jours-là, une histoire pleine de ces turbulences que le plus minutieux, le plus

documenté des historiens ne saurait retrouver. Une histoire à visage humain.

Je pourrais l'écouter pendant des heures. Elle remonte très loin dans ses souvenirs pour me décrire la ville défigurée, divisée par la haine et le désespoir.

Les quartiers musulmans. Les quartiers européens. Les hommes postés aux barrages établis aux frontières infranchissables de chacun de ces quartiers. Les accords âprement négociés. Procédant d'une tout autre réalité que les accords « historiques » d'Évian. Les tractations entre l'OAS et les militants du FLN : échangeons famille européenne résidant dans quartier musulman contre famille musulmane résidant dans quartier européen. C'est ainsi que mes grands-parents ont quitté leur maison pour s'installer ici. Un déménagement organisé en hâte par les miliciens des deux camps. L'arrivée dans Belcourt, quartier habité en majorité par les Arabes, pris en étau entre deux quartiers européens, le Champ de manœuvre et le Ruisseau, juste après la fusillade nocturne qui avait ciblé leur appartement, au Ruisseau précisément. Et puis, ces quelques mètres à franchir sous haute surveillance, dans le *no man's land*, entre les deux barrages installés à hauteur du jardin d'Essai, quelques mètres où, un bref instant, les deux familles se sont croisées. Et enfin, leur installation – qu'ils croyaient provisoire – dans la maison des Sanchez, la maison de Marie.

Marie a abandonné son cahier ce jour-là.

C'est sa chambre que j'occupe. C'est sur ce même carrelage qu'elle s'allongeait les soirs d'été, juste au-dessous de la fenêtre ouverte. À l'intérieur de la maison, rien n'a changé. Le piano maintenant désaccordé est toujours à la même place. Seules les fenêtres ont été quadrillées de barreaux, et le mur d'enceinte a été relevé de deux mètres au moins ; la trace du muret qui entourait la maison et laissait voir le jardin est encore visible. Et lorsque je m'assois là d'où, au début de leur histoire, assise sur les marches du perron – son poste d'observation –, elle guettait pendant des heures entières le passage de Jean-Paul, j'entends les bruits de la rue. Mais dans la chaleur de l'été, les nuits exhalent toujours l'odeur irréductible du chèvrefeuille et du jasmin.

Chaque soir, lorsque je prends le cahier, que j'écoute dans la nuit sa voix qui court tout au long de ces pages jaunies dans l'ombre du temps et de l'oubli, dans ces mots écrits à l'encre violette, c'est comme si Marie était là, auprès de moi. C'est vrai, je ne suis plus seule. Le souffle de son amour pénètre lentement, doucement en moi, et ma propre vie ne semble plus rattachée au monde que par le rythme à la fois tendre et fou de cette longue plainte.

« 12 mai 1962 : j'ai dix-huit ans aujourd'hui. Rien n'est plus insupportable que l'absence et ce vide que le départ de Jean-Paul a creusés en moi. Je me sens comme amputée d'une partie essentielle de mon être. Je suis sans nouvelles de lui. Le courrier n'est plus distribué. Nous allons partir, nous aussi. Sous la pression des événements, Maman s'est résolue à quitter le quartier. Tout se précipite. Folies du désespoir. Nous devons partir. Demain, nous quitterons la maison, cette maison où je suis née. Pour notre sécurité nous a-t-on dit. Tous ici veulent nous éloigner de ce climat de haine, une haine de plus en plus pesante, de plus en plus visible, de plus en plus difficile à contenir. Hier, un tir de roquettes a touché le marché tout proche. J'ai vu des corps ensanglantés. J'ai vu des femmes qui jetaient de leur balcon des matelas et des couvertures pour les blessés.

Malgré tout, Nora, Fatima et Yamina n'ont pas oublié mon anniversaire. Les bras chargés de gâteaux aux amandes ruisselants de miel (mes gâteaux préférés) et de roses cueillies dans les jardins abandonnés, elles sont venues ce soir nous aider à préparer les affaires que nous allons emporter. Très peu de choses en vérité. Je n'ai droit qu'à une seule valise. Nous avons passé des heures à évoquer notre enfance, le cœur serré à l'idée que c'étaient peut-être les derniers moments que nous passions ensemble. Pourtant, nous n'allons pas très loin, à l'autre bout de la rue de Lyon, au Ruisseau, dans l'appartement d'une famille arabe menacée par l'OAS. Peu importe l'endroit où je vais vivre ! Je n'aspire qu'à une seule chose : retrouver Jean-Paul, et pour cela, j'irai s'il le faut au bout du monde. Je n'éprouve aucun chagrin à l'idée de quitter la maison pour servir de monnaie d'échange, puisqu'il s'agit de sauver des vies humaines. Si seulement cela avait été décidé plus tôt ! Nous aurions pu

occuper la maison de Jean-Paul, puisqu'elle est vide maintenant ! J'aurais alors cherché les traces de sa présence, »

L'histoire de Marie s'arrête là. Sur une virgule. Je ne sais ni où ni comment elle a poursuivi son chemin. Ni ce qu'elle a fait, plus tard, lorsqu'est venu le temps de réapprendre à vivre.

Je donnerais ma vie entière pour que résonne en moi quelques instants seulement le même chant d'amour. Assez fort pour recouvrir le claquement des rafales, le fracas des explosions, les cris et les imprécations. Assez fort pour m'aider à supporter ce qui m'attend.

Ce soir, mes tantes sont venues pour aider ma mère à préparer les gâteaux du mariage. Des gâteaux aux amandes ruisselants de miel. Ceux que préférait Marie. Je vais, moi aussi, quitter ma maison natale. Pour une nouvelle vie. Mais j'emmènerai le cahier avec moi.

Nonpourquoiparceque

— Dis, est-ce que je peux... ?

— Non !

— Pourquoi ?

— Parce que...

— Pourquoi parce que ?

— Parce que c'est comme ça.

Variante :

— Parce que tu ne peux pas

— Pourquoi ?

— Parce que.

Parce que. Point. Silence.

Derrière ou devant le « parce que », un gouffre. Ou une montagne couronnée de pics tranchants. Ou un mur. Alors je me cogne, je m'enfonce. Je me heurte à cette infranchissable frontière vers laquelle me mènent inévitablement toutes mes demandes, toutes mes prières.

Chaque nuit, au moment où je ferme les yeux, toutes les lettres du NONPOURQUOIPARCEQUE se tiennent la main, se déploient, se déforment, s'allongent démesurément, et forment une chaîne pendant que je cours de l'une à l'autre, tentant de passer sous la barre du A ou de sauter entre les deux jambes renversées des U. Mais elles finissent par tisser une nasse aux entrelacs inextricables dans lesquels je m'emmêle lamentablement.

Inutile d'insister, de chercher à comprendre, de trépigner, de boudier, de pleurer, de manifester quelque révolte. D'autres arguments sont alors mis en œuvre sans tarder. Plus frappants, plus violemment assénés que le point qui mure toutes les issues.

Parce que : conjonction de subordination. Suivie, dans des conditions normales, d'une phrase qu'on appelle dans les livres et chez les profs : proposition subordonnée de cause. Avec un verbe à l'indicatif.

Subordonnée, oui, c'est ça ! Mais chez nous les causes sont tellement indiscutables que les propositions sont supprimées,

d'office. On ne fonctionne plus que par ellipses.

Il y a d'autres expressions de la cause. Petit cours de syntaxe. Énumérons :

- étant donné que
- du fait que
- puisque – ce mot est lesté de plomb – cause évidente, irréfutable.
- vu que

Celles-là, je les entendrai plus tard. Avec parfois des propositions qui en compléteront l'aspect plus... irrévocable. Grammaticalement correctes.

Exemples concrets, phrases à compléter, selon les réalités sociales, morales et culturelles :

- Étant donné que tu es une fille...
- Du fait que tu n'es pas encore mariée...
- Vu que c'est un bon parti...

Revenons à l'enfance.

— Dis, est-ce que je peux sortir pour aller jouer en bas avec ma copine ?

- Non !
 - Pourquoi ?
 - Parce que.
 - (Montrant le frère) Pourquoi lui et pas moi ?
 - Parce que. Tu ne peux pas. C'est comme ça.
- Quelques heures ou quelques années plus tard.

— Je suis invitée à l'anniversaire de...

- Non !
- Pourquoi ? Toutes mes...
- Non !
- Mais...

— Tais-toi ! Va ranger la vaisselle ! Ou (conjonction de coordination exprimant le choix) va faire taire ton petit frère.

Des mois après. Ou avant.

Allons ! De l'audace. Préparer soigneusement l'argumentation. Aller au feu. Les mains moites, le cœur battant. Je me lance :

- Tu connais Maya, tu sais... oui, tu connais sa mère, celle qui

habite dans la petite maison à côté de là où on va acheter les...

— Oui, et alors ?

— On a compo de maths après-demain.

— ...

— Sa mère voudrait que...

— Que... quoi ?

— Qu'on travaille ensemble.

— Où ?

— Chez elle.

— Pourquoi pas ici ?

— Parce que...

Tiens ! renversement des rôles. C'est moi qui dois donner des explications ? Dois-je à ce moment-là parler du grand frère, très calé en maths, qui pourrait nous aider ? Parce que c'est vrai, c'est la proposition qui a été faite par la mère. Une prudence dictée par une subite clairvoyance me fait hésiter. Mais le mensonge glisse, sort de moi, presque à mon insu. Avec une spontanéité qui me sidère moi-même.

— Son père lui explique les leçons de maths et l'aide à faire les exercices.

— Ah bon ?

Long silence, plein de supputations, de calculs, d'appréciations.

— Je demanderai à ton frère de t'accompagner et de venir te chercher à six heures.

Ouf ! J'ai eu droit à une phrase normalement constituée sur le plan grammatical, comportant même, et surtout, un élément masculin qui, comme chacun sait, l'emporte sur tout le reste.

Ainsi, il suffit de s'arranger avec la vérité pour faire une brèche. Pour entamer le mur.

Et voilà ! C'est ainsi qu'on peut avancer. À pas feutrés, enrobés de mensonges. La route devant soi est constellée de panneaux indicateurs bordés de rouge : Passage interdit. Promenades et divagations interdites. Ne pas dépasser. Impasse sans issue. Sens obligatoire. Il faut donc prendre les déviations.

Je commence à comprendre. Cependant le problème reste longtemps posé. Qui suscite nombre d'hypothèses. Si je ne peux

pas sortir librement, c'est que je suis trop petite pour marcher seule dans la cour ou dans la rue. Ou qu'il fait trop chaud, trop froid, trop nuit dehors, ou que j'ai autre chose à faire de bien plus important – as-tu fait tes devoirs, rangé ta chambre, ramassé tes affaires qui traînent n'importe où, posé ou débarrassé la table, essuyé la vaisselle, plié le linge, lavé tes culottes – ou que la porte est fermée et que les clés sont perdues, ou encore que derrière la porte se cache un loup, ou un chien aux babines retroussées sur des crocs monstrueux, ou un homme tout en noir avec un grand couteau... oui, c'est ça, on a peur pour moi. L'idée me rassure. Je suis donc précieuse. On veut me protéger, me soustraire aux innombrables dangers qui me guettent, tapis à l'extérieur. Mais... je serais donc plus précieuse que mon frère ? Il sort, lui. Il n'a même pas besoin de poser des questions, de demander des permissions. Les portes s'ouvrent grandes devant lui. Ou plutôt il les ouvre seul. Alors, on aurait peur de quoi ? Peut-être – et la question d'abord vague, puis de plus en plus précise, s'insinue, bourdonne dans mes oreilles – peut-être a-t-on peur de moi ? Que les dangers pourraient venir de moi ? Que toutes ces envies, ces élans, ce besoin de lumière et d'espace...

J'apprendrai, au fil des ans, à distinguer, selon l'intonation, les circonstances, les expressions du visage, les NONPOURQUOIPARCEQUE répressifs des NONPOURQUOIPARCEQUE protecteurs, plus rares mais tout aussi définitifs.

Plus loin encore. Passée maîtresse dans l'art de contourner les écueils.

— Tu sais, le prof qui s'était absenté la semaine dernière...

— ...

— Il veut rattraper ses heures de cours. Le lundi après-midi ! Le seul jour où...

— ...

— J'ai vraiment pas envie... mais c'est obligatoire. Tu te rends compte, trois heures de maths un lundi après-midi !

Tours et détours.

C'est ainsi que peu à peu se sont décomposés les NONPOURQUOIPARCEQUE et que je suis devenue spécialiste des

dissimulations. Des contournements.

Recettes éprouvées. Biaiser. Louvoyer. Ruser. Manœuvrer pour amener celui ou celle qui est en face exactement là où l'on veut. Mais avec dans l'arrière-gorge un dégoût de soi de plus en plus profond.

Petits échantillons :

— Demain, je ne pourrai pas rentrer à cinq heures.

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons pris du retard dans les dossiers. Le patron a décidé de nous garder après la fermeture des bureaux.

Tout cela pour aller muser, le nez au vent. Pour faire les boutiques. Tout simplement. Voler quelques instants de liberté conditionnée par des mensonges. Avec la peur au ventre.

Liberté étroitement surveillée. Consigne : balayer les mots révolte, insoumission, expression, affirmation, rêves, idéal, en faire un petit paquet recouvert de papier journal ou de pages arrachées aux livres, sans pouvoir cependant se résoudre à les mettre à la poubelle. Les laisser dans un coin de la chambre, sous le lit ou dans un tiroir, on ne sait jamais. Ouvrir de temps en temps, humer, comme on ouvre des fenêtres sur le vent du large, et manipuler avec précaution. Jamais devant les autres.

Et quand arrive le temps des véritables confrontations, déjà rompue à l'art de l'argumentation, ou corrompue par des années de louvoiements, j'essaie de passer outre. Mais comment aller au-delà du silence ? Plus de réponses aux questions... et puis, plus de questions.

Et les colères qu'on ne sait plus exprimer viennent mourir à nos pieds, en gros bouillons, avant même d'avoir eu le temps de prendre forme.

Le mur est là, devant soi, raide, compact, d'une hauteur infranchissable et les gouffres sont encore plus sombres, plus profonds, ils grouillent de mots qu'on y a laissé tomber jour après jour, qui parfois s'accrochent et rampent le long des parois pour essayer de revenir à la surface mais qui sont découragés par les abrupts.

Il ne reste plus que l'illusion du langage. Qui dit tout, sauf

l'essentiel.

Plus tard, bien plus tard, en continuant malgré tout à s'accrocher à la vie, aux enfants qui vont naître, qui vont être, qui sont là... comment répondre alors à celle qui demande avec cette lumière d'innocence qui danse au fond de ses yeux, cette lumière qu'on n'a plus en soi :

— Dis, maman, est-ce que je peux... ?

Nuit et silence

La nuit et le silence pèsent sur mes paupières et sur mon front douloureux. Je ne peux même pas bouger. Pourtant ce soir je n'ai pas peur, je n'ai pas faim, je n'ai pas froid. Je voudrais simplement dormir, mais je n'y arrive pas. Trop de nuit, trop de silence. Je suis couchée dans un lit. Je peux allumer la lumière si je veux. Il y a une petite lampe, à côté de moi.

Je n'arrive pas à dormir. C'est ce frémissement léger qui me tient éveillée. Je sens, depuis tout à l'heure, un frétillement dans mon ventre. Oui, un frôlement à peine perceptible, une ondulation, comme si un poisson, enfermé dans une grotte tout au fond de la mer, inaccessible, se heurtait aux parois d'une prison obscure. Voilà que ça recommence. C'est une étrange sensation. Quelque chose bouge, glisse, me frôle à l'intérieur, de l'intérieur. Quelque chose de vivant. Un glissement furtif, humide, un corps étranger en moi.

C'est la première fois que je sens cette présence. Mais je savais déjà. Dès que le sang s'est arrêté, là-bas, j'ai eu peur que ça m'arrive à moi. Au début, je croyais que c'était parce que j'avais eu trop mal, au-dedans de moi, après ce qu'on m'avait fait. Mais je sais aussi que ces choses-là arrivent lorsqu'on *rencontre un homme*. À force d'entendre ma mère, de l'entendre dire sans même s'étonner ou se plaindre, non jamais, je l'entends encore disant d'une voix lasse, sans s'adresser à personne, cette phrase dont je ne comprenais pas tout d'abord le sens : *je porte encore un fardeau*, et elle ajoutait : un de plus. C'est comme ça qu'elle disait. Combien de fois ai-je entendu ces mots, il a bien fallu que j'essaie de comprendre ce qu'elle voulait dire. Et puis j'ai vu son corps qui, régulièrement se transformait. Elle n'était pas grosse comme *khalti Aïcha*, alors ça se voyait tout de suite. Et quand on allait au hammam de la ville, elle ne pouvait plus cacher dans ses robes amples son ventre, ses seins aux bouts presque noirs, et déjà très abîmés. Elle était belle pourtant ma mère.

Mes seins sont gonflés, me font mal au moindre mouvement. J'ai cru tout d'abord que c'était à cause des coups, ou... ou de leurs

mains... ou même de la fatigue, des seaux que je portais toute la journée, les bras rompus, mais j'ai compris que c'était ça. Et je n'ai rien dit à personne. J'avais trop peur.

Là-bas, c'est Kheïra qui s'en est aperçue la première. Un matin, pendant que j'essayais de me laver au bord de l'oued, elle a vu mes seins. Un simple regard lui a suffi. Elle a dit en passant devant moi : « Attention ! ça va être à toi maintenant. » Puis elle s'est détournée très vite, avant qu'on nous surprenne en train de parler. On n'avait pas le droit. Ils nous surveillaient tout le temps. Un peu plus tard, en repassant devant moi, elle m'a jeté un linge ensanglanté sans rien me dire. Je l'ai ramassé tout de suite. Il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour comprendre. Je l'ai porté entre mes jambes pendant plusieurs jours et, me croyant impure, personne ne m'a approchée. Ils ont cessé de m'interroger. C'est peut-être ce qui m'a sauvée. Ils auraient pu me faire ce qu'ils ont fait à Lila. Ils l'ont emmenée dès qu'ils se sont rendu compte qu'elle était enceinte. Ce sont leurs femmes qui les ont informés. Des mouchardes ! Toujours à nous espionner, à nous donner des ordres, à nous dénoncer, à nous obliger à obéir. Lila, un jour devant nous ils lui ont donné des coups de pied dans le ventre. Et le soir, comme elle ne pouvait pas se relever, ils l'ont traînée et l'ont emmenée. Depuis, on ne l'a pas revue.

Oui, c'est grâce à Kheïra que je suis là. Qu'est-elle devenue ? Est-elle encore là-bas ? Que Dieu me pardonne, je n'ai plus pensé à elle depuis le jour où je me suis enfuie. Ils ont dû la tuer maintenant, à cause de moi peut-être. Ou alors... aucune d'entre nous ne pourrait tenir là-bas aussi longtemps. Elle a été amenée au camp quelques semaines après moi. Je me souviens de son regard, après... Tous, tous, ils l'ont prise, la même nuit. Tous, l'un après l'autre. Elle a crié un peu, au début, comme nous toutes. Et elle a fini par se taire. Comme nous. Je me souviens encore de Fadela la blonde qui disait : « Ils ont de quoi s'occuper cette nuit. On pourra dormir. » Comme elle le disait ! Sans la moindre émotion. Dure et froide. Elle était comme ça depuis son arrivée, ou avant, je ne sais pas. Même avec nous. On aurait dit que rien ne pouvait l'atteindre. Ç'a été ses dernières paroles, d'ailleurs. Elle aussi a fini par leur échapper, cette

même nuit. En silence. Dieu ! Leur fureur quand ils ont découvert au petit matin son corps qui se balançait à quelques centimètres à peine au-dessus du sol ! Elle avait fait plusieurs nœuds à son foulard, et ils ont eu du mal à la détacher de la branche. Ils se sont vengés sur son corps, mais ça ne pouvait plus rien lui faire, ce n'était plus qu'un cadavre. Après, ils se sont retournés contre nous.

Elle leur a échappé. Je voulais, moi aussi. Les nuits suivantes, je rêvais qu'elle venait à moi, vêtue de blanc, qu'elle me tendait la main, essayait de m'entraîner. Elle me disait, d'une voix très douce : « Suis-moi... suis-moi, je connais le chemin, tu n'auras qu'à me suivre. » Et j'essayais alors de me lever dans mon rêve, et je ne pouvais pas. J'étais lourde. Mes pieds étaient attachés à des piquets solidement plantés au sol. J'aurais voulu qu'elle me détache, mais je ne pouvais rien lui dire. J'étais privée de voix, je ne pouvais même pas lui faire un signe. Alors elle s'en allait, se retournait encore une dernière fois et disparaissait, noyée dans un nuage.

On m'a mise dans une chambre seule. C'est peut-être pour ça que je n'arrive pas à dormir. Parce que je suis seule et que tout est silencieux. Je n'ai pas l'habitude. Je n'ai jamais dormi seule dans une chambre. Chez nous, nous dormions tous ensemble, dans la même pièce. Nous n'avions que deux chambres et l'autre était occupée par mon père et ma mère et le berceau du nouveau-né. Dans la pièce commune, on disposait les matelas par terre : mes frères d'un côté, mes petites sœurs et moi de l'autre. L'hiver, on se serrait sous une grande couverture. Et nous avions chaud. Et ce soir, je suis seule. Je suis seule pour toujours. Je n'ai plus de frères. Plus de sœurs, plus rien à moi. Mon père, ma mère, mes frères, tous, ils sont tous morts. Je le sais. Je les ai entendus crier pendant qu'ils me traînaient dehors. Pourquoi ne m'ont-ils pas tuée avec eux ? Pourquoi, mon Dieu ? Je n'ai plus personne. Il y a... il y a seulement cette chose-là dans mon ventre. Non, il ne faut plus que je pense à ça. Il faut que j'essaie de trouver le sommeil. La nuit dernière, on m'a fait avaler des cachets. Trois petits comprimés blancs. J'ai dormi. Je me suis sentie très vite glisser dans le sommeil. Je n'ai fait aucun rêve. Et il faisait jour depuis longtemps quand j'ai ouvert les yeux. Le soleil éclairait toute la chambre. Et il y

avait une femme assise sur une chaise, à côté de moi. Elle me regardait. Elle a attendu un moment et m'a demandé si je voulais me lever. Il y avait aussi un plateau avec une tasse et du pain sur la table. Elle me l'a tendu. J'ai fermé les yeux. J'avais l'impression d'être dans du coton. Tout était flou, doux. À cause des cachets sans doute. Elle m'a demandé si je voulais me lever. Si je voulais parler. Je n'ai même pas pu lui répondre. Elle est restée longtemps à me regarder, sans bouger. En silence. C'est à peine si je l'entendais respirer. J'avais les yeux fermés, mais je sentais sa présence. Ce n'était pas une femme de chez nous. Elle avait les cheveux courts. La tête nue. Elle ressemblait à ces femmes qu'on voit à la télévision. Ou à celles qui vivent dans les villes. Je sais qu'il y a des femmes qui vont et viennent dans les rues des villes sans voile, sans djellaba. Avant, il y en avait qui venaient de temps en temps chez nous, au douar, comme ça. Tête nue. Nous, les enfants, on les suivait. Étonnés. Ça nous paraissait tout drôle qu'elles s'habillent comme les hommes, qu'elles marchent comme eux, à leurs côtés. Qu'elles s'assoient dehors, sans être gênées par les regards des hommes. Des étrangères. Mais quelques-unes rentraient à l'intérieur des maisons et parlaient avec nous. Dans la même langue. On avait du mal à croire qu'elles étaient algériennes comme nous. Chez nous, les femmes ne sortent jamais sans se couvrir la tête. Et elles ne s'assoient jamais avec les hommes. Ma mère m'a dit que dans les villes, certaines femmes sortent de chez elles tous les jours pour travailler avec des hommes dans des bureaux. Il y en a même qui conduisent des voitures. On en voit à la télévision. Pas chez nous.

Cette femme a une voix douce, très douce. Elle m'a parlé. Elle disait la même chose que les autres : « Tu es là, avec nous. Tu n'as pas à avoir peur. C'est fini. Tu peux ouvrir les yeux, personne ne te fera plus mal. » Puis elle se taisait, pendant longtemps. Elle m'appelait, de temps en temps. Elle prononça mon nom, plusieurs fois. Mais j'ai gardé les yeux fermés. J'avais envie de l'entendre encore. J'aimais bien sa voix. J'étais bien sous la couverture. Je ne voulais pas bouger. C'est quand j'ai senti sa main sur mes cheveux que j'ai crié. Je ne veux pas qu'on me touche. Plus jamais. Au bout d'un moment, elle s'est levée et m'a dit encore : « N'aie pas peur. Je

ne veux pas te faire de mal. Je reviendrai te voir. » Et puis elle est sortie. Elle a refermé la porte et je l'ai entendue qui discutait avec quelqu'un dans le couloir. Je n'ai pas compris ce qu'elle disait. Un peu plus tard, d'autres personnes sont venues. Des hommes et des femmes. Ils sont restés debout autour du lit. Ils voulaient me parler, eux aussi. Mais j'ai caché mon visage et je me suis tournée vers le mur. J'avais trop honte. La chambre était pleine de monde. Ils parlaient de moi entre eux. Je n'essayais même pas de comprendre ce qu'ils disaient. D'ailleurs, beaucoup parlaient en français. Et moi, à l'école, je n'ai pas eu le temps d'apprendre le français. Mon père m'a fait quitter l'école à neuf ans pour aider ma mère. Quand ils sont tous sortis, j'ai ouvert les yeux. Une autre femme est rentrée. Elle m'a apporté un plateau. Elle l'a déposé sur la table. Elle ne m'a pas parlé, elle. Elle est repartie tout de suite. J'ai regardé. Il y avait un morceau de viande et des pommes de terre dans une assiette. C'était pour moi. J'ai mangé parce que j'avais vraiment faim. C'est tout. Et puis, c'était de nouveau la nuit. Je n'ai pas pu me lever. Même quand ils m'ont laissée seule ;

Je ne peux pas dormir. *Le sommeil s'est envolé de moi.* Il y a trop de choses qui bourdonnent dans ma tête. Si je continue à penser à tout ça, je ne pourrai plus jamais dormir. J'aurais dû leur demander de me donner encore des comprimés. Il y a trop de silence. Les murs sont épais. Je ne sais même pas où je suis. Les militaires m'ont dit : « On va t'emmener dans un centre à Alger. » C'est la première fois que je viens à Alger. Mais lorsque j'étais dans la voiture, je n'ai rien vu. J'avais la tête baissée. À cause des hommes qui étaient assis à côté de moi. Et quand la voiture s'est arrêtée, ils m'ont fait tout de suite entrer ici. Je me suis assise. Je ne savais pas quoi faire. Les militaires m'ont interrogée encore une fois. J'ai répondu à toutes leurs questions. Ils voulaient tout savoir. Moi j'ai dit ce que je savais. Puis des gens sont venus avec des appareils photo. Ils m'ont demandé mon nom, mon âge. Ils m'ont fait répéter mon âge. J'avais très mal à la tête. J'avais mal aux yeux avec les lumières qui crépitaient. J'aurais voulu être ailleurs. J'avais tellement honte. Ils disaient : « *Meskina, meskina*, la pauvre... » C'est tout ce que j'arrivais à comprendre. Et ça me donnait envie de pleurer. De

crier.

Ça fait longtemps que je ne pleure plus. J'ai hurlé, j'ai pleuré, sangloté, supplié, prié, la nuit où ils sont entrés chez nous. Surtout au moment où ils ont trouvé mon petit frère, Ali. Ma mère avait eu le temps de le cacher dans un coin de la pièce, sous une petite table. Mais il a crié. Elle, elle avait compris tout de suite. S'il n'avait pas crié, peut-être qu'ils ne l'auraient pas découvert. Quand j'ai vu l'un d'entre eux se retourner et aller à sa recherche, je me suis jetée sur lui. Je voulais l'empêcher de le battre ou de lui faire du mal. Je lui disais : « Il est tout petit, laissez-le, laissez-le, il n'a rien fait, il ne sait rien ! » Mais il m'a repoussée. Il m'a donné un coup de pied dans les côtes. Je n'ai rien senti. Je continuais de lui tenir la jambe pour l'empêcher de s'approcher de Ali. Je me traînais par terre. Et c'est un autre qui a attrapé Ali. Il ne s'est même pas débattu. Il l'a attrapé par le pied, et il le tenait comme ça, la tête en bas. Puis il est sorti. Je l'ai entendu crier. Une seule fois. Il avait deux ans. Il commençait à parler. C'est mon nom qu'il a dit en premier. *Dida*. Il ne pouvait pas le prononcer comme il faut.

Je me demande pourquoi ils tuent les enfants, les tout petits. J'ai posé un jour la question à une de leurs femmes, au camp où nous étions. Elle a ri. Elle m'a dit : « Quand il y a des cafards dans une maison, si on veut s'en débarrasser, il faut les tuer tous ! les exterminer ! Sinon ils prolifèrent à nouveau, tu ne savais pas ? » et elle a continué à rire. Je n'ai pas très bien compris. Mais une autre fois, je les ai entendus dire que c'était pour les sauver, pour sauver les enfants encore innocents, pour les empêcher de devenir des mécréants comme leurs parents. C'est leur chef, l'émir, qui expliquait ça. Et ils écoutaient tous.

Ali me manque. La nuit, il ne pouvait s'endormir que si je le prenais et le tenais serré dans mes bras. J'avais treize ans quand il est né. J'étais déjà grande. Il posait sa tête sur ma poitrine et ne bougeait plus. J'ai l'impression qu'il y a un vide, là où il était. Là. Mon petit ! Mon petit à moi ! Il était entièrement à moi. Ma mère n'avait jamais à s'occuper de lui. Une fois j'ai même essayé de lui donner le sein. Il l'a suçoté un moment et ça m'a fait une impression bizarre. Un tremblement de tout le corps. Tout le temps que j'étais là-bas, j'ai

essayé de ne pas penser à lui. Ça me faisait trop mal. Je voudrais qu'on me laisse aller sur sa tombe, s'il en a une. Si je retourne un jour au douar. J'ai vu qu'ils avaient mis le feu à plusieurs maisons, à la nôtre aussi, avant de nous emmener. Il ne doit plus rien rester.

Là-bas, au camp, je m'endormais tout de suite. Dès qu'ils en avaient fini avec moi. Il fallait attendre qu'ils veuillent bien me laisser regagner mon coin, au fond de la grotte. Ça pouvait durer longtemps. Mais j'avais quand même quelques heures de repos par nuit. Je dormais n'importe où, n'importe comment. Je n'avais qu'à fermer les yeux et je sombrais très vite. Je ne dormais pas beaucoup, mais j'avais l'impression de plonger dans un gouffre, et tout disparaissait pendant quelques heures. Jusqu'à ce qu'on vienne nous réveiller, aux premières lueurs du jour. C'est que les journées étaient fatigantes. On n'avait pas le temps de réfléchir, de se souvenir. C'était peut-être mieux comme ça. On n'avait pas le droit de s'arrêter une seule minute. Entre les corvées d'eau, les lessives, les repas à préparer pour tous, il y avait beaucoup à faire.

Ah ! Dieu ! Si je pouvais effacer tout ça ! Comment faire pour arrêter d'y penser ? Non, je ne veux pas oublier, c'est impossible. Seulement arrêter d'y penser. Mais comment effacer avec cette chose qui frémit dans mon ventre ? Si je pouvais faire le vide dans ma tête ! Quelques minutes seulement. Le temps que le sommeil me prenne, m'engloutisse. Peut-être qu'en priant ou en récitant la *Chahada*... mais j'ai déjà essayé... et c'est encore plus difficile. Dès que je prononce les premiers mots, j'ai l'impression qu'ils sont là. J'entends leurs voix. Dieu, pardonne-moi ! Je n'arrive plus à dire ces mots. C'est comme ça qu'ils entamaient tout ce qu'ils faisaient : « *Au nom de Dieu.* » Sans cesse. Avant de boire. Avant de manger. Avant de nous punir. Avant de tuer. Ils invoquaient Dieu à tout moment. En arrivant devant notre porte, ils criaient : « *Allah ou akbar !* » C'est pour ça qu'on a su tout de suite qui ils étaient. Et mon père leur a ouvert la porte, sans méfiance. Il croyait que son fils Djamel était avec eux. Depuis qu'il était monté au maquis, on ne savait même pas s'il était encore en vie. On ne pouvait pas penser un seul instant qu'ils l'avaient tué. Pas eux ! Plus tard, on m'a raconté ce qui était arrivé.

Mais ça sert à quoi de ressasser maintenant ? Rien ne pourra plus être comme avant. Je voudrais seulement dormir... dormir.

Quand elle reviendra, il faudra que je lui parle.

Je n'ai pas fauté, il faut qu'elle le sache.

Si mon père et mes frères étaient encore en vie, ils m'auraient tuée. Pour ne pas avoir à affronter le déshonneur. Et je les aurais laissés faire. Que vais-je devenir à présent ? Je ne pourrai plus jamais retourner au douar. Même mes proches ne voudront pas de moi. Qui voudra m'accueillir ? Me nourrir ? Mais que reste-t-il du douar ? J'aurais dû crier, ne pas me laisser faire. J'aurais dû les pousser à me tuer. Je voudrais mourir. Qui voudra de moi maintenant ? J'ai déshonoré la famille.

Je ne veux pas de cet être qui bouge en moi. Je ne veux pas donner le jour à un être qui pourrait leur ressembler. Je veux qu'on ôte de moi cette chose qui va grandir dans mon ventre si je ne l'arrête pas. Qu'on le supprime, ou qu'on me supprime. C'est ce qu'il y a de mieux à faire. On ne peut pas m'obliger à le mettre au monde ! On ne peut pas m'obliger à le prendre dans mes bras, à le nourrir de mon lait, à le laisser grandir pour haïr, tuer ou se faire tuer.

Quand cette femme reviendra me voir, je lui parlerai. Je pourrais peut-être lui expliquer. Elle comprendra certainement. C'est une femme qui doit avoir des enfants. Quand elle sourit, ses yeux se plissent, comme ceux de ma mère. Elle a peut-être une fille de mon âge, ou plus âgée. Et même si elle n'a pas d'enfant, c'est une femme. Seules les femmes peuvent comprendre ces choses-là. Elle semble si douce. Elle m'écouterà. Elle parlera elle-même au docteur. Je n'ai rien dit à ce docteur qui est venu m'examiner. C'est un homme. Il s'est contenté d'allumer une petite lampe qu'il a dirigée vers mes yeux. Il m'a aveuglée. Puis il a écouté les battements de mon cœur avec un appareil si froid que j'en ai eu des frissons. Je n'ai pas voulu enlever mes vêtements. Il m'a seulement demandé si je mangeais là-bas. C'est vrai que je suis très maigre. Mais j'ai toujours été comme ça. Il a dit « là-bas » pour parler du camp dans la forêt. Il m'a aussi demandé depuis combien de temps je me trouvais avec eux. Je n'ai pas su lui répondre. On ne comptait pas les jours. On redoutait trop la nuit. On aurait voulu que le soleil ne se

couche jamais. J'ai dû passer là-bas des centaines de nuits. Ou plus. Je ne sais pas. La nuit où ils sont venus au douar pour se venger de la trahison de mon frère, il faisait très chaud. C'était l'été. Et maintenant, c'est l'hiver. Il fait très froid. Il faisait très froid là-bas. Combien de temps ? Quelle importance ? Quand on sait qu'on est en enfer, le temps n'existe plus. On attend seulement la vraie mort. La fin de tout. La délivrance.

Voilà. Maintenant ils savent. Ils savent que je porte en moi le fruit d'une faute que je n'ai pas commise.

Je ne voulais pas enlever mes vêtements devant la femme. Mais elle m'a accompagnée quand on m'a emmenée à la douche. Elle est restée avec moi. Elle m'a apporté des habits neufs et m'a dit que je ne pourrais pas les porter si je ne me lavais pas. J'ai eu honte. Honte de ma saleté. Honte des poux qui grouillaient dans mes cheveux. Des marques bleues que j'ai sur tout le corps. En courant dans la forêt je suis tombée sur des pierres. Je me suis griffée à des ronces. Mes jambes sont couvertes de croûtes de sang. Elle m'a donné du savon, une serviette et des mules en plastique. Je suis restée longtemps, très longtemps sous l'eau chaude de la douche. J'aurais voulu que tout s'en aille avec l'eau, sale, si sale quand elle glissait sur mon corps. Je me suis frottée à m'écorcher la peau. Mais ça n'a servi à rien. Je me sentais aussi sale à l'intérieur. Les plaies se sont rouvertes et ont recommencé à saigner. L'eau était rouge. J'ai eu du mal à enfiler les sous-vêtements qu'elle avait préparés. Pas à cause de ça. À cause de son regard. Elle a regardé mes seins. J'ai surpris son regard. Son étonnement. Elle a détourné très vite les yeux. Sans rien dire. Puis elle est allée vers la fenêtre. Elle est restée debout un long moment. Lorsqu'elle s'est retournée, elle avait les yeux pleins de larmes. Elle m'a demandé mon âge. J'ai dit quinze ans. Mais elle devait le savoir. Je l'avais déjà dit aux militaires qui m'ont interrogée. Elle voulait en être sûre, je crois. Puis j'ai dit que je voulais des ciseaux. Elle a sursauté. J'ai montré mes cheveux.

Elle a compris que je portais un être dans mon ventre. Je l'ai vu dans ses yeux. Et avant de quitter le centre, elle l'a certainement dit aux autres, à ceux qui sont derrière la porte. Et maintenant tout le

monde sait. Le médecin est revenu me voir un peu plus tard. Il avait l'air gêné. Il m'a dit qu'on allait m'emmener dans un hôpital pour des examens. Pourquoi ne me laissent-ils pas tranquille ? Je n'ai besoin de rien.

Le soleil a disparu. Le ciel est rouge. C'est l'hiver. La nuit tombe très vite. Il fait déjà très sombre dans la chambre. De mon lit, je vois des feuillages. La fenêtre est basse. Elle donne sur un jardin, à l'arrière du bâtiment. Personne ne se promène dans les allées de ce jardin.

L'autre femme va venir. Elle va m'apporter le repas. Elle ne parle jamais. Elle ne me regarde même pas. À partir d'aujourd'hui, je ne vais plus manger. Comme ça, cette chose dans mon ventre ne pourra pas se nourrir. Et si Dieu a pitié de moi, il comprendra, m'aidera à mourir pour retrouver ma pureté.

Le mal va grandir en moi. Je le sens. Il est en train de prendre forme. Il pourrait avoir leurs yeux pleins de folie. Leurs mains si dures, si sales. Leur désir de faire souffrir d'autres êtres. Oui, il pourrait leur ressembler. Je le sens. Il bouge. Il attend son heure. Ils m'ont battue. Ils m'ont déshonorée. Ils ont répandu en moi leur semence maudite pour que je ne puisse ni oublier, ni revivre. Le diable s'accrochait tous les soirs à leur barbe. Marquée à jamais. Que vaut une fille déshonorée ? Qui pourra jamais comprendre ? Il faut que je déjoue leurs plans.

La nuit est maintenant tombée. Il y a encore des bruits de pas dans le couloir. Il y a peut-être d'autres filles ici. Des filles qui ont subi le même sort que moi. Je ne veux pas les voir. Je ne veux voir personne. Le silence va bientôt tout recouvrir. Je ne devrais pas avoir peur. Dieu me protège. Lui seul sait que je suis innocente. Et s'il m'entend, s'il entend ma prière, il me délivrera bientôt de cette torture. J'irai alors retrouver les miens. Ali surtout. Il n'était qu'un enfant. Je l'ai porté sur mon dos lorsqu'il ne savait pas marcher. Je l'ai nourri. Je lui ai donné tout l'amour que ne pouvait pas lui donner ma mère. Parce qu'elle n'avait pas le temps. Parce qu'elle était trop fatiguée pour le soigner. J'étais la première fille. J'ai tout fait pour la seconder. Elle disait souvent qu'elle ne savait pas ce qu'elle ferait quand viendrait pour moi le moment de quitter la maison. Elle voulait

qu'à mon tour je me marie. Que j'aie des enfants. Je sais très bien m'occuper des enfants. Les changer, les laver, les bercer, leur chanter des chansons. Quel bonheur de porter un enfant dans ses bras, de le voir sourire quand on lui parle ! Ma mère a souvent essayé de *faire tomber l'être de son ventre*. Elle prenait des potions amères que lui préparait *khalti Aïcha*. Elle portait des poids très lourds pendant des heures. Elle essayait même de sauter du haut de petit mur qui entourait le bout de jardin qu'elle cultivait. Mais rien n'y faisait. Là-bas, je portais des seaux d'eau. Par dizaines. Tous les jours. Et une nuit, pendant qu'ils étaient en opération, j'ai couru. Toute la nuit. Je suis tombée. Je me suis cognée à des rochers. J'ai rampé. Je me suis relevée. Et j'ai couru. Longtemps. Je ne pensais à rien. Je voulais aller au bout du monde. Ou mourir. Mais je suis là ce soir. Et je suis vivante. La mort n'a pas voulu de moi. Je dois expier. Mais je suis innocente. J'aurais dû, oui, j'aurais dû faire comme Fadela. Elle, au moins, est délivrée de tout aujourd'hui. Plus rien ne peut l'atteindre. Il faut que je prie. Que je implore Dieu de me délivrer à mon tour. Je dois m'en remettre à lui. Les hommes ne peuvent rien pour moi. Et surtout, je ne veux pas de leur pitié.

Elle s'appelle Aïcha. Comme ma tante. Elle est revenue tout à l'heure, au début de l'après-midi. Elle m'a apporté des ciseaux, de l'eau de Cologne et un peigne. Elle m'a parlé. Elle m'a montré la photo de ses deux filles. Des jumelles. Elles ont mon âge. Je ne m'étais pas trompée. L'une d'entre elles, la brune, me ressemble même un petit peu. C'est ce qu'elle m'a dit. Toutes les deux sont très belles. Elles ont du bonheur et de l'amour tout autour d'elles. Ça se voit. Je lui ai demandé si la photo avait été prise dans leur chambre. Parce qu'elles étaient assises derrière un grand bureau et avaient des livres ouverts devant elles. Je croyais que c'était une école. Le mur derrière elles était tapissé de portraits en couleurs, immenses. Elle a ri quand je lui ai demandé si c'étaient les portraits de membres de sa famille. Je n'ai pas encore compris pourquoi elle vient ici tous les jours, ce qu'elle attend de moi. Mais je n'ose pas le lui demander. Elle ne fait que s'asseoir près de moi, me regarder, et essayer de me faire parler. Je lui ai raconté l'histoire de mon frère Djamel, parce que je ne voulais pas parler de moi. J'ai parlé très longtemps. Elle ne

m'a posé aucune question. Elle se contentait de hocher la tête et de m'écouter. De temps en temps elle se levait et allait jusqu'à la fenêtre. Je ne voyais pas son visage mais je savais que c'était parce qu'elle ne voulait pas me montrer qu'elle avait de la peine. Je lui ai tout dit. C'est au camp qu'on m'a raconté son histoire. Je lui ai dit qu'il était avec eux, au maquis, depuis plusieurs mois. Qu'il avait essayé de s'enfuir avec une fille qui avait été emmenée au camp avant moi. Qu'il voulait la sauver parce qu'il l'aimait. Je lui ai raconté comment ils avaient été dénoncés, rattrapés, torturés pendant des heures avant de mourir ensemble. Elle écoutait et se prenait parfois la tête entre les mains, comme si elle avait mal. Ensuite je me suis tue. C'était suffisant je crois.

Elle était encore avec moi quand le docteur est venu me dire qu'on allait me garder au centre jusqu'à la naissance de l'enfant. Quel enfant ? Et après ? C'est tout ce que j'ai dit. C'est sorti de moi comme un cri. Il a haussé les sourcils en faisant signe qu'il ne savait pas. C'était sa réponse. C'est alors que je l'ai regardé droit dans les yeux et que je lui ai dit que je préférais mourir plutôt que d'attendre jusque-là. Il a détourné la tête, comme s'il ne pouvait pas soutenir mon regard, ou qu'il ne voulait pas m'écouter. Sans plus rien ajouter, il a rangé ses dossiers et s'en est allé. Il avait fait son travail.

Quand nous avons été de nouveau seules, elle s'est assise sur le lit, tout près de moi. Elle m'a pris la main. Je ne l'ai pas retirée. Elle m'a posé des questions sur ma vie au douar, avant. Sur ce que j'aimais. Je n'ai pas pu prononcer le nom d'Ali. Je lui ai raconté l'histoire de mon arbre, celui que ma grand-mère avait planté le jour de ma naissance. C'est un figuier qui a grandi en même temps que moi. Cela faisait seulement trois étés qu'il donnait des fruits. Et depuis, je guettais impatiemment à l'aisselle de chaque feuille l'apparition des premières figues. Je les cueillais moi-même. Quelques fois, j'en remplissais des petites corbeilles d'osier que je tapissais de belles feuilles vertes et, avec mes petits frères, j'allais les vendre aux automobilistes qui passaient sur la grand-route. L'argent que j'en obtenais, je le donnais à ma mère. Elle le cachait pour moi. Pour plus tard. En parlant, il me revenait le goût et la fraîcheur de la chair rouge gorgée de sucre, le crissement des grains

dans la bouche et, pendant quelques instants, j'ai oublié où j'étais. J'ai eu l'impression de retrouver la lumière des après-midi d'été que je passais à rêver ou à dormir sous mon arbre, près de la maison. Il doit toujours être debout, là-bas. Il a dû donner de belles figues cette année. J'espère seulement qu'on ne les a pas laissé pourrir.

Elle m'écoutait en souriant, comme si elle aussi avait le goût des figues dans la bouche. Puis elle m'a dit qu'elle devait partir. Qu'elle reviendrait, et qu'il fallait que je pense à toutes ces choses-là, à tout ce qui continuait. Seulement à ça.

Elle est sortie. Elle a fait quelques pas dans le couloir puis elle est revenue. Elle avait oublié de me donner le foulard qui était dans son sac. Un grand foulard blanc bordé de petites perles nacrées, comme des gouttes d'eau.

Vers la fin du jour, je me suis levée. J'ai ouvert la fenêtre. Quand l'autre femme est venue avec son plateau, je lui ai demandé si je pouvais aller faire quelques pas dans le jardin. Elle m'a montré du doigt le fond, très sombre, et m'a dit que la porte qu'on apercevait de la fenêtre donnait sur un ravin. Elle m'a dit que personne n'allait de ce côté-là. C'était trop dangereux. Surtout la nuit. Je n'ai pas compris tout de suite pourquoi elle me disait ça. Je voulais juste me promener. Je ne voulais pas m'enfuir. Mais elle a ensuite ajouté que dans ce ravin vivait autrefois une femme sauvage dont personne ne connaissait l'histoire. Que certains racontaient qu'on l'entendait hurler la nuit, tout au fond du ravin, et qu'elle apparaissait vêtue de blanc lorsqu'on annonçait la mort d'une femme.

Depuis, personne n'est entré dans la chambre. Sur le jardin, la nuit est tombée maintenant. Tout est encore silencieux.

Alger, janvier 2000

Main de femme à la fenêtre³

Dimanche, 7 heures du matin

La main est posée sur le rebord de la fenêtre, entre deux barreaux. Une main très blanche, presque opalescente, aux doigts très fins, aux ongles ras, veinée de bleu. Une main de femme reposant dans l'abandon du sommeil. La paume est retournée vers le haut, comme dans un geste d'imploration.

Il ne voit rien d'autre que cette main immobile mais souple, comme détachée d'un corps tapi dans l'ombre, une présence qu'il ne songe même pas à imaginer.

La fenêtre est assez haute. Les persiennes sont rabattues à l'extérieur. Une seule vitre est ouverte, masquée par un rideau blanc que soulève à peine de temps à autre le souffle d'une légère brise ou le soupir de l'endormie.

Presque malgré lui, il ralentit le pas. Le temps de surprendre un mouvement, peut-être.

Il est maintenant si près de la main qu'il pourrait presque la saisir, simplement en levant le bras.

La rue est déserte. Dans la lumière blafarde qui tombe des réverbères encore allumés, seul le bruit de ses pas vient troubler la quiétude du petit matin encore brumeux.

Quelques mètres plus loin, il ne peut s'empêcher de se retourner comme pour s'assurer de la réalité de ce qu'il vient de voir. La main est toujours posée sur le rebord de la fenêtre, immobile. De là, n'était-ce son aspect translucide, on pourrait la prendre pour une branche tombée d'un arbre et laissée là par négligence. Il se souvient brusquement que tout petit, il s'amusait souvent à ce jeu de correspondances de formes entre matières végétales et parties du corps humain. Il frissonne brusquement. L'air est frais en cette heure matinale. Il relève le col de sa veste, enfonce les mains dans ses poches et s'éloigne à grands pas.

Dimanche soir

Avant d'arriver au coin de la petite rue, il se souvient de cette main

négligemment posée sur le rebord de la fenêtre. Vision aussitôt oubliée dans l'agitation qui régnait dans le service, et qui s'impose à lui maintenant, avec une précision telle qu'il la croit tout d'abord détachée d'un de ses rêves. Il revoit les doigts fuselés, le dos de la main parcouru de veinules apparentes. La terminaison carrée du pouce légèrement écarté des autres doigts. Son imagination l'aide même à remonter un peu plus loin. Il se figure le poignet, frêle attache, marqué d'un léger renflement à la base. Une main de femme glissée dans l'entrebâillement d'une fenêtre à moitié refermée. Cela pourrait faire le début d'une belle histoire. Un récit un peu étrange et plein de mystère. Main d'odalisque inconnue, main de captive, main offerte dans un geste d'abandon au premier passant du jour.

Le soleil se fige dans un dernier embrasement. Tandis qu'il avance, son ombre s'allonge démesurément sur le trottoir. Trois jeunes enfants se bousculent en courant derrière un chat terrorisé qui se faufile à travers les grilles qui bordent le jardin tout autour de la maison voisine. Dépités, ils se concertent un instant avant de rebrousser chemin. Ils profèrent des mots qu'il ne comprend pas. Il arrive devant la maison, jette un coup d'œil à la fenêtre. Elle est fermée. Les volets sont rabattus. Le chat est maintenant perché sur le rebord, derrière les barreaux, hors d'atteinte. Toute la lumière du jour finissant semble concentrée dans les yeux étirés qui le fixent longtemps après qu'il a détourné son regard.

Lundi matin

Il ne se souvient pas de son rêve, mais un malaise inhabituel l'habite. Il n'en a retenu que des fragments brouillés, des images confuses et disparates, morceaux d'un puzzle qu'il n'arrive pas à reconstituer. Assoiffé, comme à bout de souffle, il s'est réveillé plusieurs fois dans la nuit. Il sera en retard ce matin. Peu importe, son programme opératoire n'est pas chargé aujourd'hui. Une vésicule et un kyste hydatique du foie. De la routine. Pourvu qu'un collègue, ne le voyant pas arriver, n'ait pas l'idée d'occuper avant lui le bloc opératoire. Il a envie d'en finir très vite pour revenir se reposer chez lui. Du moins c'est ce qu'il espère, sachant très bien

cependant qu'il ne sera de retour qu'à la nuit tombée, comme toujours. Alors qu'il tourne la clé dans la serrure, il entend la sonnerie du téléphone. Il hésite un moment puis finit de refermer la porte. Si c'est l'hôpital, il y sera dans vingt minutes. Il presse le pas. Rien de tel qu'une bonne marche avant de se mettre au travail. Avec l'exercice mental habituel. Se concentrer sur l'instant présent, les couleurs encore douces du matin, la fraîcheur de l'air, le bruit du vent dans les arbres – et uniquement sur cela. C'est pour lui le seul moyen de se vider l'esprit de ce qui l'encombre avant d'affronter les multiples tracasseries quotidiennes du service, la douleur des autres, le spectacle de la déchéance physique, les plaintes, les visages déformés d'angoisse des patients et de leurs proches, qui le renvoient à sa propre souffrance.

Trajet du lundi. Direction le complexe maritime d'El Kettani. Là, le fracas des vagues s'écrasant sur les rochers l'absorbe totalement. Depuis quelque temps, il évite de prendre toujours le même itinéraire. Cela fait partie de sa stratégie de lutte contre l'enlèvement, la routine, et surtout le désespoir. Mais... il lui vient brusquement la pensée que prendre chaque lundi le même chemin, c'est aussi se conformer à des rituels ! Pestant intérieurement contre son inaptitude à se laisser porter par l'imprévu pour avancer dans la vie, il bifurque.

Au moment où il arrive devant la maison, il se souvient de son rêve. Un rêve de régression. Tout petit dans les bras de sa mère, il se laissait aller à un sentiment de totale béatitude avant de s'apercevoir, en levant les yeux, que cette femme qui le serrait si fort contre elle n'était pas sa mère. Mais avant qu'il ait pu identifier la femme qui le serrait dans ses bras, elle lui avait mis la main sur les yeux. Le contact de cette peau tendre, la délicatesse des doigts posés sur son visage, le parfum si particulier et si pénétrant qui imprégnait la main et les vêtements contre lesquels il avait posé la joue l'avaient jeté dans un trouble violent qu'il s'était dégagé très vite, avait ouvert une fenêtre et d'un bond s'était retrouvé sur le trottoir, tout nu, redevenu soudain homme face à une meute d'enfants qui le regardaient en ricanant. Il lui semble encore entendre ce ricanement. C'est la première fois depuis longtemps qu'il reconstitue un rêve

avec autant de précision.

La fenêtre est entrouverte. Les rideaux sont tirés, mais les vitres ne renvoient que le reflet tremblant d'un bougainvillier exubérant. Il n'y a personne dans la rue. Poussé par une impulsion irrésistible, il se penche en se haussant légèrement sur la pointe des pieds. Dans l'entrebâillement, il distingue, au bout d'un espace sombre, une flaque de lumière, une porte ouverte sur un jardin ou une cour, avec, en plein milieu de son champ de vision, une vasque entièrement recouverte de zelliges blancs ornementés d'arabesques bleu et or. Et, jouant dans l'eau qui déborde et ruisselle dans un bassin circulaire juste au-dessous, il n'aperçoit qu'une main, une main se relevant et se laissant retomber dans un mouvement régulier, plein de grâce et de nonchalance.

Mercredi soir

Voilà deux jours qu'il multiplie les détours pour éviter de passer dans la petite rue et de longer la maison. Voilà deux jours qu'il ne cesse de penser à cette scène entrevue, qu'il entend le murmure de l'eau, qu'il en ressent même la fraîcheur sur les mains. L'image est figée dans son cerveau. Le geste se répète inlassablement, au point de l'obséder. Au moment où il saisit son scalpel, lève la main pour inciser. Il a une impression bizarre : ce n'est plus la sienne qui retombe. C'est, légère comme une aile, caressante, une autre main qui étreint et guide la sienne avec une poignante douceur. Et pendant quelques minutes, ses mains tremblent, il doit faire un effort pour se concentrer sur le corps allongé devant lui, se ressaisir pour aller jusqu'au bout de gestes mille fois répétés.

Il vient de terminer ses visites dans le service. Il s'est attardé auprès de cet enfant opéré la veille ; et sous les yeux étonnés des internes, il n'a pas pu s'empêcher de lui caresser le front tout en lui parlant. D'habitude, il ne se laisse pas aller à la compassion. À force de côtoyer la mort, il a dû très vite apprendre à se protéger. Davantage encore maintenant. Mais les yeux du petit Farid le fixaient avec tant de confiance qu'il a senti quelque chose fondre en lui, une sensation venue de très loin. Il a examiné la plaie qui courait sur le ventre, heureusement surpris par son aspect net, sans suintements

ni boursouflures. La cicatrisation sera rapide.

En sortant de l'hôpital, il décide de retarder le moment de rentrer chez lui. Pour la première fois depuis de longues semaines, il n'a pas envie d'être seul. Il se mêle un instant à la foule des promeneurs du soir sur le boulevard du Front de mer. L'air est chargé d'odeurs marines et le jour semble s'attarder en frémissements irisés sur la surface de l'eau. Octobre s'achève, et l'été n'en finit pas de tirer sa révérence. Il se laisse porter sans résistance par le flot animé qui s'écoule très lentement. Il reconnaît certains visages, répond aux saluts. Les rangées de lampadaires s'allument les unes après les autres et les rues se vident peu à peu tandis qu'il s'en retourne chez lui, dans la rumeur décroissante du jour.

Jeudi soir

Cela pourrait être le détail d'un tableau. Croquis de main. Études au fusain. Il scrute, examine à la loupe, recherche. Main de femme à la fenêtre. Les Orientalistes surtout. Certainement à cause des zelliges ornements d'arabesques. Delacroix. Fromentin. Gérôme. Se tourne ensuite vers les esquisses. Il se replonge dans les livres d'art longtemps oubliés sur les rayons de la bibliothèque de son salon. Une passion ancienne qu'il retrouve, étonnamment intacte. Mouvements saisis, envols figés dans le regard d'un peintre. Puis il retrouve cette sculpture de Rodin. Il regarde longuement cette *Main de Dieu*. L'étreinte d'un homme et d'une femme dans une main énorme, à la paume à moitié refermée. Piège ou destin ? Dureté, éternité du bronze, fragilité de la main entrevue qui hante ses rêves depuis quelques jours. Main tendue, suppliante, main refermée, poings serrés, mains oisives, mains jointes, mains calleuses, déformées, décharnées. Il reprend les traités d'anatomie. Carpes et métacarpes, tendons, réticulum, extenseurs. Là, il se sent plus à l'aise.

Il ne parvient pas à imaginer le corps ou le visage de cette femme dont il doute parfois de l'existence. Et puis surtout, il sait qu'il n'aura pas la force d'aller jusqu'au bout de cet exercice périlleux. Un seul visage est inscrit en lui.

Ce soir, avant de rentrer, il a fait un détour. Il est passé rapidement

dans la petite rue à peine éclairée. Puis il est revenu sur ses pas, s'est arrêté en face de la maison dans l'espoir de surprendre quelque trace de vie, de voir enfin s'ouvrir la porte. Pas un rai de lumière derrière les volets clos. Pourtant, il a cru entendre des cris et des rires d'enfants. Il a allumé une cigarette et a attendu quelques minutes avant de repartir.

En rentrant chez lui, il a trouvé plusieurs messages sur son répondeur. Toujours les mêmes mots, les mêmes sollicitations. « Tu devrais faire un effort, au moins pour nous. Nous sommes là... » L'un d'entre eux est entrecoupé de sanglots, de silences. Il n'a même pas cherché à reconnaître la voix. C'est sans doute la sœur de Sarah. Il a appuyé très vite sur le bouton pour tout effacer. Il n'a besoin de personne.

Vendredi matin

Jour de repos. Il se réveille très tôt et ne peut se rendormir, malgré l'envie qu'il a de rester plongé dans le néant du sommeil le plus longtemps possible. Trop de solitude, trop de silence.

Il s'assoit sur le rebord du lit. Toujours les mêmes gestes. Il se retourne, allume machinalement la radio. Le monde extérieur s'engouffre brusquement. Informations. Il tourne le bouton. Il ne veut rien savoir de la vie des autres.

Sept heures du matin. Il se regarde dans la glace, passe la main sur son menton râpeux. Il se rasera demain, avant d'aller au travail.

Encore de longues heures à essayer de ne pas débusquer les souvenirs qui pourraient raviver la blessure.

Dimanche soir

Saisir la main tendue. En éprouver au toucher la consistance, la réalité, la douceur.

Pourquoi a-t-il pensé douleur ?

Jeudi, 11 heures du soir

Il émerge brutalement d'un sommeil agité. Il suffoque. Il s'est endormi dans son fauteuil, tout habillé. Il a rêvé qu'il se laissait couler dans une eau boueuse sans bouger les bras, sans pouvoir faire le moindre geste.

Non ! Plutôt, sans vouloir faire le moindre geste. Éparpillées autour de lui sur le tapis, des photos. Il ne les ramasse pas.

Samedi matin

Il est accueilli à l'entrée du service par Farid qui l'attendait pour lui dire au revoir et le remercier. Il se souvient alors avoir signé le bulletin de sortie plus tôt que prévu à cause du rétablissement spectaculaire du petit. Derrière l'enfant, le visage rayonnant de la mère qui lui saisit la main et la porte à ses lèvres. Il se dérobe d'un geste vif, marmonne une excuse et s'enferme dans son bureau.

Il examine les dossiers déposés sur le bureau ; trois interventions sont programmées aujourd'hui. Il hoche pensivement la tête. L'une d'entre elles sera particulièrement délicate. Pronostic très réservé. C'est l'opération de la dernière chance. Et encore... il n'en est même pas sûr. Peut-être qu'il devrait ajourner... laisser la malade s'en aller doucement

Il se lève, va vers la fenêtre. Assises sur un banc, deux vieilles femmes, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés, semblent vouloir s'imbiber de soleil. Tout autour d'elles, les plantes desséchées et jaunies sont recroquevillées sur elles-mêmes, comme pour se préserver en attendant des jours meilleurs. Au-dessus des arbres au feuillage poussiéreux, le ciel est d'un bleu inaltérable. Il regarde longuement les deux femmes tournées vers la lumière puis il décroche sa blouse et se dirige vers la porte.

« Nous ne vieillirons pas ensemble », avait-elle dit en tentant de lui serrer la main dans un ultime effort. Et elle avait fermé les yeux.

Dimanche soir

Sa mère est venue en son absence. Elle a tout rangé, dépoussiéré, changé les draps, nettoyé la salle de bains et emporté son linge sale pour le laver chez elle. Il ne pense même pas à décrocher le téléphone, à l'appeler pour la remercier. Il sait qu'il ne pourra pas supporter le ton inquiet qu'elle prend toujours depuis l'accident, et les reproches affectueux qu'elle ne manquera pas de formuler. Il ne se sent pas encore capable de répondre, de trouver les mots pour se justifier. Pas encore. Il écrit « merci », rien de plus,

sur une feuille qu'il laisse bien en évidence sur la table de la cuisine. Elle la trouvera quand elle viendra demain matin déposer ses chemises repassées. Ils commencent à s'organiser.

Trois mois maintenant.

Trois mois déjà.

Et toujours ce vide effroyable à la place du cœur.

Ce silence qui l'accueille chaque soir.

Sarah.

Il s'entend pour la première fois prononcer son nom à voix haute, comme si elle pouvait l'entendre. Il essaie de retrouver l'intonation, l'appel, la certitude d'être entendu. Mais le nom se détache un instant dans le silence, et retombe, comme une pierre.

Très tôt ce matin, il est repassé devant la maison. Cette fois la fenêtre était grande ouverte. Il a même entendu, ou cru entendre, accompagnant un vieil air de musique andalouse, un chant de femme qui semblait provenir du centre de la maison. Le vent gonflait les rideaux et les plaquait aux barreaux.

En s'éloignant, il a sursauté au bruit sec d'une fenêtre qu'on refermait.

Vendredi, midi

Il tire un fauteuil jusqu'au balcon et s'installe, un livre à la main.

Quelques traînées blanches se dissipent dans le ciel, suivies quelques instants plus tard par des nuages plus compacts qui accourent et s'agrègent dans le ciel pour masquer le soleil. Enfin ! Seraient-ce là les messagers de la pluie ? Il n'ose pas y croire. Hier matin, toute la ville a résonné des appels à la prière pour la pluie. Partout, dans toutes les mosquées du pays, on a imploré le ciel. Rituels d'un autre âge. La tentation de l'irrationnel devient de plus en plus forte. On dirait que tout se détraque, irrémédiablement. C'est dans le cœur des hommes qu'il faut chercher les vraies raisons de la sécheresse qui sévit depuis tant d'années sur le pays.

Une brusque rafale de vent tourne les pages du livre abandonné sur ses genoux.

Samedi, 5 heures du matin

Il est tiré de son sommeil par une longue plainte. Il reconnaît très vite le mugissement du vent sous la porte-fenêtre de la chambre, un mugissement couvert par un roulement d'abord lointain, puis de plus en plus distinct. Des volets claquent dans la nuit. Grondements du tonnerre, éclairs illuminant fugitivement la pièce et enfin grande fanfare de la pluie, pareille au piétinement d'un troupeau innombrable déferlant sur la ville.

Il ne se rendort pas tout de suite.

Samedi, 8 heures et demie

L'orage ne faiblit pas.

Il n'a que quelques mètres à parcourir sous la pluie pour aller jusqu'au garage. C'est la première fois depuis l'accident qu'il sort la voiture. Il n'a même pas pensé à se munir d'un parapluie et, en quelques secondes, il est trempé.

Il s'installe au volant, tourne la clé de contact et s'étonne un peu de la réaction immédiate du moteur qui se met à ronronner. Il actionne les essuie-glace, passe la vitesse. Il mettra certainement plus de temps pour arriver à l'hôpital que lorsqu'il parcourt la même distance à pied. La circulation est dense. Les jours de pluie, tout le monde a le même réflexe.

Sur les trottoirs, des passants fouettés par l'averse de plus en plus violente avancent difficilement. Le ciel, instamment sollicité, a mis les bouchées doubles. Comme si, dans un accès de générosité exceptionnel, ou pour ne plus entendre les lamentations des hommes, il voulait effacer en un seul jour de longs mois d'aridité et de poussière.

Il roule très lentement. Au carrefour, les policiers tentent de canaliser tant bien que mal le flot des nombreuses voitures conduites toutes par ces chauffeurs pressés d'arriver sur leurs lieux de travail. L'eau déborde des caniveaux, les bouches d'égout qui n'ont pas été curées au début de l'automne sont certainement obstruées par les immondices accumulées depuis des mois, et les passants éclaboussés par le passage des voitures et des bus bondés de travailleurs se répandent en imprécations furieuses.

À cette allure, il lui faudra plus d'une heure pour arriver au service.

Il tourne à gauche, débouche sur la petite rue, encombrée elle aussi de véhicules qui avancent péniblement, pare-chocs contre pare-chocs.

Il est arrêté à la hauteur de la maison lorsque le torrent de boue passe le coin de la rue. Une vague noire, charriant un flot d'immondices et de débris, une coulée silencieuse, si haute, si puissante qu'elle recouvre et entraîne les unes après les autres toutes les voitures.

Il ne voit pas la coulée de boue qui déferle et va atteindre la sienne. À cet instant précis, il a les yeux fixés sur les fenêtres de la maison, surpris de les voir ouvertes malgré la pluie battante.

Il ne se retourne qu'au dernier moment. Sous le choc, sa voiture est ébranlée si violemment qu'il croit tout d'abord à un accident.

Le visage étonné de Sarah lorsqu'il s'était penché sur elle après le choc...

Il a juste le temps d'ouvrir la portière avant d'être happé.

Samedi, 10 novembre 2001, 6 heures du soir

Depuis combien de temps est-il assis dans son fauteuil ?

Il est seul dans son salon.

Sur la table basse, deux bougies sont allumées. Plus d'électricité dans le quartier. Dans toute la ville peut-être.

Il est assis dans la pénombre, la tête dans les mains, le corps parcouru de longs frissons.

Il a dans la bouche le goût âcre de la terre et, sur la peau, une odeur de pourriture qu'il n'est pas arrivé à faire disparaître sous la douche.

Ses vêtements souillés gisent sur le tapis autour de lui.

Depuis de longues heures il n'a pas dit un mot.

À personne.

Il ne se souvient de rien.

Il se souvient simplement de s'être accroché de toutes ses forces à une main qui se tendait vers lui au moment où il allait être emporté.

[3.](#) Texte écrit en hommage aux victimes retrouvées ou disparues, aux enfants, aux femmes et aux hommes victimes de l'incurie des autorités civiles et de l'inondation du 10 novembre 2001 à Alger.

« C'est quoi un Arabe ? »

Enfance.

Je plonge mes mains dans l'informe. Je cherche. Sables mouvants, tièdes. Je m'enfonce.

Première prise : une question.

L'enfant est debout. Droite. Elle lève la tête, se protège du soleil de sa main en visière et demande :

« C'est quoi un Arabe ? »

Je ne revois pas le visage. Je ne sais plus pourquoi et à qui j'ai posé cette question. À un adulte certainement. À quelqu'un de beaucoup plus grand que moi puisque je dois lever la tête. Puisqu'en toute logique, seuls les adultes peuvent répondre aux questions. Néanmoins, je n'ai pas la réponse. Je ne la retrouve pas dans ma mémoire. Peut-être qu'on ne m'a pas répondu. Ou que la réponse, trop évasive ou trop savante, ne m'a pas convaincue, ne m'a pas éclairée. Et puis les adultes répondent souvent n'importe quoi pour se débarrasser des enfants trop curieux.

Le mot cependant fait surgir des images.

Les saisir avant qu'elles ne soient altérées par les certitudes présentes. La réponse est peut-être là.

Les robes longues, amples et unies de ses tantes. Sur leur tête, des foulards de soie bariolée. Les signes mystérieux tatoués sur leur visage, sur le dos de leurs mains. Le burnous blanc et la barbe de son grand-père. Là, précis, un chatouillement. C'est rêche. Ça pique quand on l'embrasse. Mais elle aime bien. Elle est souvent sur ses genoux. Le geste qu'il avait aussi pour enrouler son turban. Des kilomètres de tissu blanc.

C'est ça. Les clichés. Mais c'est peut-être comme ça que tu pourras avancer. Continue.

Posés sur elle, les yeux de son grand-père. Très clairs. Verts ? Bleus ? Cet attendrissement qui creusait dans son sourire des milliers de rides, profondes comme le lit d'une rivière.

Oui, c'est bien là. Encore présent. Tellement présent que les larmes me montent aux yeux.

Un autre moment se détache, sort de l'oubli et se projette, là, maintenant, sur la page. Comment être sûre qu'il ne m'a pas été rapporté par ma mère ? Tant pis. Je commence.

La petite fille s'envole vers les hauteurs du savoir. Elle a appris à lire. Avant même d'aller à l'école. Simplement en écoutant et en regardant son père dans sa classe, pendant les cours du soir, et lorsqu'il préparait ses fiches, remplissait ses registres, corrigeait les cahiers des élèves. Elle s'assoit chaque soir près de lui sur le rebord du bureau, sous la lumière d'une lampe qui les isole des autres – du reste de la famille. Puis, à l'école, pendant que ses camarades commencent à peine à déchiffrer les mots, trébuchent sur les syllabes, se débattent dans les liaisons et pataugent dans les « z'accords », elle avance à toute allure, explore des territoires dont elle aura du mal à revenir déjà, et découvre, au fil des pages qu'elle tourne, des mondes si vastes qu'elle n'en verra jamais la fin.

Elle sait lire. Assise sur les genoux du grand-père, elle a un livre entre les mains. Elle lui montre une carte de géographie. Tiens, regarde cette image. C'est la France. Lis ! C'est écrit au-dessous. Il rit. Bizarre, il ne comprend pas. Il ne sait pas lire. Pas ses livres à elle. On ne lui a pas appris ça à l'école quand il était petit. Il a d'autres livres, remplis de signes différents. Elle ne sait pas les déchiffrer. Mais peut-être qu'il n'est jamais allé à l'école. Vexée, déçue de ne pas pouvoir partager sa science, la petite fille se dégage des bras de son grand-père et va se réfugier sur les genoux de son père.

Non, quelque chose ne va pas ! il faut refaire la fin. Cela ne correspond pas à ce que je sais aujourd'hui des traditions en vigueur dans notre famille. Impossible. Les pères en ce temps-là ne pouvaient voir leur femme ou leurs enfants en présence de leur propre père. Par pudeur. Par respect. Mais c'est venu tout seul. Les bras de mon père. Le seul endroit où je me sentais comprise, totalement. Le refuge, oui, de ça je suis sûre. Le père. En lui le savoir, l'amour, la tendresse, les rires.

M'imprégner de ces instants, avant, avant cette chose terrible autour de laquelle je tourne depuis le début et que je n'arrive pas à dire. Pas encore.

Chez elle, on parle aussi en français. Souvent. Sa mère qui s'appelle Fleur, Zahra, n'est pas tout à fait comme ses tantes. Elle porte des robes courtes et fleuries, serrées à la taille qu'elle a si fine. Elle ne se couvre pas la tête et n'a pas de tatouages sur le visage. Tout le jour, elle emplît la maison de chansons, de refrains. Paroles qui chantent dans sa tête, encore...

*« Je revois les grands sombreros et les mantilles
J'entends les airs de fandango et séguedilles
Que chantent les sede fandango et ség Quand luit sur la piazza...
la lune... »*

Tout est là. L'air. La voix si juste de la mère. Les rayons de soleil dans ses yeux et sur son visage quand elle regardait le père. C'était peut-être ça le bonheur. Cette lumière. Avant.

— Mais alors, les Arabes peuvent aussi parler français ?

Parler une langue. La faire sienne sans toutefois perdre de vue qu'elle ne nous appartient pas. Inextricable souffrance. Entrer dans cette certitude. Mais quand ? Comment ?

Dans la ferme du grand-père, elle va pieds nus pour faire comme les cousins, si nombreux qu'elle a du mal à s'y retrouver. Mais elle a la plante des pieds fragile, elle n'est pas habituée à se déchausser et les pointes tranchantes des cailloux l'empêchent de courir aussi vite qu'eux. Est-ce seulement pour cela qu'elle ne partage pas leurs jeux ? Pourtant elle ne dédaigne pas les poupées de chiffon et de roseaux fabriquées avec amour par ses cousines.

Dans la ferme du grand-père, il y a beaucoup de pièces sombres, sans fenêtres, à peine meublées. Quelques matelas et des tapis de laine tissés par les tantes. Toutes les chambres sont ouvertes sur une cour centrale pavée de pierres plates. La cour est immense, ensoleillée, trop ensoleillée.

Mais oui, je sais, les lieux ne sont immenses et lumineux que dans les souvenirs d'enfant.

Dans la cour, pas un coin d'ombre, pas un arbre, pas même un de ces pieds de vigne vierge, obstiné et étique, qu'il est habituel de trouver devant chaque maison dans les douars. Poussière. Poussière. Les escaliers inégaux et périlleux, les murets de pierre branlants. Pas d'étage. Des toits... mais au fait, comment étaient les

toits ? en pente ? en terrasses ? couverts de tuiles ? Elle n'a peut-être jamais levé les yeux, exploré ce qui était inaccessible... le monde s'arrêtait à sa hauteur. Le souvenir seul des dalles de pierre surchauffées de la cour où personne, pas même les enfants, ne se risquait aux heures de canicule. Les chuchotements et les rires des femmes dans les pièces, les odeurs de cuisine, de viande rôtie mêlées aux odeurs de fumier émanant des étables et de l'écurie. Elle est assez petite pour se glisser parfois dans la pièce réservée aux hommes et partager leurs repas autour de la table basse, assise entre son père et son oncle, malgré l'interdiction. Les femmes mangent dans une autre pièce, après avoir servi les hommes.

D'où vient, si intense, cette impression de liberté ? Sans doute des espaces nus et déserts, au-delà des champs de blé à perte de vue. L'écho des cris d'enfants répercutés loin, très loin. Épis arrachés, encore verts, goût des grains de blé encore tendres.

Nudité implacable.

Dans le vacillement de la lumière, sur le chemin caillouteux, elle entrevoit les silhouettes de son oncle et de son père. Son père d'abord. Tête nue, massif, trapu. Il porte un costume. Pantalon et veste sombres, chemise claire. Ses lunettes accrochent des éclats de lumière. Un peu en retrait, son oncle. Pantalon très large, saroual à plis multiples. Chemise claire et turban blanc. Lui aussi. Comme le grand-père. Tous ses oncles, tous les occupants de la ferme portent le costume traditionnel. Mais alors, pourquoi son père ne s'habille-t-il pas comme eux ? Pourquoi n'habite-t-il pas à la ferme ?

Ne pas penser ce mot. Différence. Pas encore. Essayer de garder l'équilibre, les bras tendus, avancer doucement.

Au-dessus d'un grand portail, une inscription : « ÉCOLE MIXTE DE GARÇONS ». On disait mixte pour distinguer ces écoles des autres, les écoles indigènes, réservées aux Arabes – elle le saura plus tard. C'est là qu'elle habite. Un appartement avec terrasse au premier étage. De part et d'autre du vestibule, les chambres, la cuisine équipée, toute blanche. Leurs voisins : d'autres familles d'instituteurs. Sur le même palier. Familles avec enfants. Après les heures de classe, elle joue dans la cour avec ses frères et Annie, Françoise, Pauline, qui ont à peu près le même âge qu'elle. Elle a

une grande poupée, avec de vrais cheveux. Une poupée offerte en de mémorables circonstances par un inspecteur de passage, devant lequel elle avait un jour récité, sans s'arrêter, sans se tromper une seule fois, une dizaine de ré citations. Quarante, dit encore aujourd'hui sa mère, jurant ses grands dieux qu'elle n'exagère pas.

Le plus souvent, elle est sur la terrasse. Lieu privilégié pour ses exploits imaginaires et ses lectures. Angles précis et nets. Là aussi, un espace immense à ses yeux d'enfant, entouré de murs assez hauts pour qu'elle se sente protégée.

Toute la famille est installée autour de la table haute. Elle est assise entre ses deux frères, juste en face du père qui la surveille. Qui la force à manger cette soupe rouge où surnagent des morceaux de viande et des petits bouts de légumes. Elle se remplit la bouche, cuillerée après cuillerée. Elle a peur du regard terrible de son père. Mange ! Elle ne peut pas avaler. Elle a la bouche pleine. Elle étouffe. Dans un ultime effort, elle vainc sa peur, elle la sort d'elle en un seul jet. La suite ? Non. Rien d'autre. Elle n'a donc pas été réprimandée ou battue. N'a pas conservé le souvenir cuisant de la colère qui a dû s'ensuivre. Pas une seule fois punie par son père.

Effacées les punitions ? Ah ! voilà, j'ai trouvé. La première brèche. Peut-être un début de réponse à la question. Être punie pour une faute que l'on n'a pas commise. Ou du moins pour des faits indépendants de notre volonté. Ces mots commencent à entamer l'enveloppe du cocon soigneusement tissé autour des souvenirs. Entrer dans le vif de la mémoire.

Janvier 1957

Enfin un point d'ancrage. Un repère sûr. Quoi de plus solide qu'une date pour étayer des souvenirs ? Certifiée conforme par les livres d'histoire. Grève générale de sept jours décrétée par le FLN, Front de libération nationale.

L'air est glacial. La main serrée dans la main de son père, elle traverse les rues du village. C'est lui qui, pour la première fois, est venu la chercher à l'école. D'habitude, à cette heure, il travaille encore. Il porte le petit cartable dans lequel il a remis le carnet scolaire après avoir pris connaissance de son classement. Il l'a lu

sans rien dire. ZÉRO dans toutes les matières. Zéro en lecture. Zéro en dictée. Zéro en calcul. Zéro en écriture. Rang : 27^e sur 27. La maîtresse a distribué les carnets sans rien dire. Les autres fois, elle annonçait les classements, donnait des images aux trois premières et sermonnait celles qui n'avaient pas obtenu la moyenne. Moment attendu avec impatience par la fillette qui rentrait chez elle en courant pour annoncer à son père qu'elle était première. Parce qu'elle était toujours première, « *la petite Mauresque* », comme l'avait fait remarquer un jour à la sortie de l'école une mère dépitée.

Ce n'est pas de sa faute si cette fois elle est dernière. Elle n'est pas allée à l'école pendant toute la semaine. Et c'était la semaine des compositions. La maîtresse en personne était venue jusqu'à la maison pour les prévenir. Son père a été inflexible. Il n'a pas enseigné, n'a pas envoyé ses enfants à l'école, obéissant au mot d'ordre. C'est tout. Il le sait bien donc que ce n'est pas de sa faute à elle. Elle se tait, tente en vain de avaler la boule de chagrin qui lui remonte dans la gorge. Parce qu'elle ne comprend pas pourquoi il a décidé qu'elle n'irait pas à l'école. D'habitude, avant les compositions, c'est lui qui lui fait réciter les leçons, une formalité pour elle dit-il souvent en riant, fier de cette enfant qui apprend tout très vite et pose tant de questions pour comprendre le monde.

Que je retrouve l'exacte nature de mes sentiments à cet instant. Que j'écarte, sans concession au présent, ceux qui sont venus se greffer bien plus tard et qui font corps avec tout ce qui s'est accumulé en moi depuis, au point qu'il m'est difficile de faire le tri.

Première tentation, dire la peine. Les larmes. En rajouter même. La peur d'une sanction aussi. Cela semble tellement évident ! Mais non. Rien de tout cela.

Il y a aussi ce mot qui s'impose avec une telle force qu'il me fait rejeter tous les autres : humiliation. Première humiliation. Tellement forte, tellement inacceptable qu'elle a déterminé tout le reste. Ma vie. Mais ce mot est trop difficile pour être pensé par un enfant. Trop lourd. Première expérience de l'injustice me semble plus adapté. Première étape d'un long, d'un douloureux apprentissage.

— ... parce que nous sommes arabes.

Au milieu du terrain vague en face de l'école, le père s'arrête. Ils sont presque arrivés à la maison. Il prend sa fille dans ses bras. La serre avec force. Elle a le visage tout contre le sien, les bras autour de son cou. Il parle. Elle écoute. Avidement. Elle saisit les mots, s'en empare, pour toujours. Pour plus tard. Comme si elle savait que cet instant ne serait suivi d'aucun autre pareil.

Retrouver à présent les paroles de mon père. J'en perçois immédiatement la tendresse, le désir de me convaincre en cherchant les mots justes. Ses mots... ancrés en moi. À jamais.

Guerre. Ennemis. Français. Arabes. Libération. Il faut qu'elle sache. Sous le même soleil des hommes se font la guerre. Lui et les siens se battent pour ne plus être humiliés. Pour avoir le droit d'être libres sur une terre qui leur appartient. Allons donc ! Cet homme si fort, si juste, craint de tous ses élèves, respecté par ses collègues, un homme humilié ? Trop difficile à accepter. Elle se laisse cependant pénétrer par toutes ces paroles dites doucement, gravement, sans haine justement. Elle l'écoute jusqu'au bout, sans poser les questions qui se bousculent dans sa tête.

Elle écarquille les yeux, cherche la guerre autour d'elle, dans ces lieux si paisibles. Là, ces hommes qui vont d'un pas lent, ces enfants qui jouent à dévaler la rue sur une planche à roulettes, ces femmes qui bavardaient tout à l'heure près de l'école, et tous les autres dans le village, tous ceux qu'elle voit tous les jours, tous sont en guerre ? Non, elle ne voit rien. Mais elle le croit, et elle sait qu'à cet instant sa vie vient de basculer, même si les jours suivants elle n'en montre rien.

Elle finit par poser une question, une seule : « Est-ce que je pourrai continuer à jouer avec Annie, Françoise et Pauline ? »

Elle continue à jouer avec elles. Mais elle a désormais un autre regard. Elle sait qu'elle n'est pas tout à fait comme elles. Elle voudrait comprendre, saisir les différences, la différence. Elle observe et écoute tout ce qui se dit avec une acuité nouvelle.

Dans la ferme de son grand-père, des hommes viennent parfois au milieu de la nuit et s'enferment avec son père et ses oncles dans la grande pièce du milieu, pendant des heures. Ils font beaucoup de bruit avec leurs grosses chaussures, et elle les entend parler. Elle a

du mal à s'endormir maintenant. Les femmes, entre elles, les appellent *frères*, en baissant la voix. Au matin, lorsque les enfants se réveillent, les *frères* sont repartis.

Je ne les ai jamais vus. Ne résonnent dans ma mémoire que le bruit des voix, des pas lourds et traînants et le grincement des portes refermées.

7 février 1957

Cette nuit-là, la guerre a fait irruption dans sa maison alors que tout le monde dormait. Elle a pris l'apparence d'hommes en uniforme et en armes. Des militaires français accompagnés d'un homme à la tête recouverte d'une cagoule noire, un homme auquel son père s'est adressé en arabe et dont il a répété plusieurs fois le nom avec étonnement. Ils sont entrés chez eux au milieu de la nuit. Deux d'entre eux se sont enfermés avec son père dans le salon. Elle entendait ce qu'ils disaient. Réseau, cellule, fellagha. Ils parlaient à haute voix. Si fort que le petit frère, un bébé, s'est réveillé et s'est mis à pleurer. Sa mère, en larmes, allait et venait dans la chambre à coucher, le berçant pour qu'il cesse de crier. Pétrifiés de peur, serrés les uns contre les autres, les enfants regardaient.

Ils étaient cinq. Ils ont tout saccagé. Ils cherchaient certainement quelque chose. Ils ont jeté par terre les cahiers de son père, ses livres, et même ses livres à elle. Ils ont ouvert les armoires, vidé les placards, éventré les matelas, les sacs de farine, de semoule, de lentilles, ils ont fouillé partout mais n'ont rien trouvé.

Puis ils sont partis, emmenant son père. La mère pleurait tellement que pour ne pas se mettre à pleurer, elle aussi, la petite fille s'est mise à ranger, à ramasser les papiers. Puis ils se sont tous réfugiés dans le grand lit défait.

Des deux journées suivantes, je n'ai aucun souvenir.

Puis, brisant l'attente, dans la torpeur d'un après-midi, il y eut le cri de sa mère. Il y eut ses hurlements. Ses imprécations. Et très vite, le départ pour un autre village. Une autre maison.

D'autres mots encore : torture, exécution, mort. Et plus tard encore, martyr. Mais par-dessus tout, absence.

Ils s'éloignent sur le chemin. Mon père, mes oncles exécutés le

même jour ne sont plus que des silhouettes indistinctes dans le vacillement de ma mémoire.

Plus tard, des années plus tard, elle ira se recueillir sur la tombe. Une fosse commune, un simple tumulus sans fleurs ni pierre tombale. Nu. Nudité implacable.

Déjà paru dans le recueil
de nouvelles collectif,
Une enfance outremer,
Points Seuil, 2001.

La petite fille de la cité sans nom

Elle aurait pu s'appeler Ariane. Pourquoi Ariane ? À cause de son nom, et aussi des labyrinthes. De ceux qu'on doit parcourir dès l'enfance, pendant longtemps, jusqu'à ce qu'on trouve la lumière.

Elle aurait pu naître dans une vraie maison, avec des murs blancs, de grandes fenêtres toujours ouvertes sur un jardin débordant de roses et de lilas, des lits recouverts de toile fleurie et partout une odeur de gâteau au chocolat. Avoir des cheveux algues, entremêlés de ces fleurs blanches plus transparentes que des immortelles, des yeux lucioles pour éclairer les jours trop sombres et des doigts lianes pour s'enrouler autour de ceux qu'elle aurait aimés. Elle aurait pu saisir dans le regard de sa mère des petites flammes dorées et dansantes à chaque fois qu'elle aurait posé les yeux sur elle. Avoir un père plus grand que les arbres là-bas, plus solide encore, avec des milliers de racines pour s'enfoncer dans la terre et ne jamais être emporté.

Elle aurait pu naître dix ans plus tôt ou cent vingt ans plus tard et continuer à vivre longtemps, très longtemps après sa mort, ne jamais disparaître, comme les étoiles qui continuent de briller alors même qu'elles sont mortes ; car les étoiles meurent aussi. Seule leur lumière s'accroche infiniment, là-haut, tout là-haut, pour ne pas faire du ciel un autre désert.

Et puis, un peu plus tard, elle aurait appris à marcher, d'abord en titubant puis pas à pas, en tombant souvent pour pouvoir être relevée, dorlotée, consolée. Lever les bras pour être portée, et montrer du doigt chaque chose avant de la nommer. Et puis balbutier, d'abord pour s'exercer, puis être entendue, puis être écoutée, être comprise. Apprendre tout ce que les adultes veulent qu'on apprenne pour devenir une vraie petite fille avec de longs cheveux coiffés chaque matin par des mains légères et douces, des robes à corolle blanche sentant le propre et des chaussures rouges, avec de vrais caprices parfois contentés, de vrais chagrins toujours apaisés et des émerveillements plus grands que le ciel, plus grands que la mer, sans cesse renouvelés.

Puis elle aurait découvert, seule peut-être, lentement peut-être, mais sûrement, oh oui, sûrement, quelques-uns des éléments qui font la vie : l'eau, la lumière confiante des jours, les mots écrits dans les livres et la musique.

Ainsi, elle aurait grandi. Peut-être pas très vite pour conserver le plus longtemps possible le pouvoir que l'on a, enfant, sur tous ceux qui nous aiment. Mais elle aurait grandi avec les yeux grand ouverts pour ne pas laisser échapper la moindre miette de bonheur.

Mais alors, comment faire pour grandir quand on naît dans une baraque de tôles et de planches, posée sur un terrain vague, au milieu de la cité sans nom ?

Elle, elle s'appelle Rania.

Elle est née un jour de grand vent, et personne ce jour-là n'a entendu les gémissements de sa mère. Personne n'a entendu son premier cri. Mais peut-être n'a-t-elle pas crié.

Elle ne connaît pas son père. Il s'en est allé sur un bateau chercher l'oubli dans un autre pays, depuis si longtemps qu'elle a, elle aussi, oublié son visage, sa voix, son nom.

La mer n'est pas si loin. Et les mouettes viennent souvent se poser sur la décharge aux abords de la cité. Elle ne l'a jamais vue, mais elle entend les vagues dans sa tête, chaque fois qu'elle ferme les yeux pour s'endormir. Quelquefois, les jours d'orage, la houle est tellement forte qu'elle arrive presque à recouvrir le tambourinement de la pluie sur le toit de zinc et dans les baquets posés devant la porte. Tous ces bruits d'eau en rythme syncopé, c'est sa musique, une musique qui bat longtemps pour elle au cœur de la nuit.

Tout ce qu'elle veut, c'est pouvoir un jour s'en aller à son tour.

Elle regarde autour d'elle, sans cesse, elle regarde les femmes, les hommes, les autres enfants. Elle les écoute aussi, mais elle n'arrive pas à comprendre ce qu'ils disent, à quoi ils jouent, à quoi ils rêvent ; elle ne sait même pas s'ils rêvent, d'ailleurs. Et leurs mots ne ressemblent pas à ceux qu'elle invente pour elle toute seule. Alors elle a décidé de se taire.

Personne ne sait pourquoi, au fur et à mesure qu'elle grandit, ses yeux prennent la couleur des aigues-marines, deviennent de plus en plus transparents. Mais personne dans la cité n'a vu d'aigues-

marines. Les pierres alentour ont la couleur des pierres, de la rouille, simplement.

Elle non plus ne sait pas pourquoi elle rêve souvent de labyrinthes. D'immenses galeries sombres et humides, inlassablement parcourues en allers et retours inutiles. Toutes les nuits, elle court, dérive, s'égare dans d'inextricables dédales, parce que personne n'a tendu de fil pour elle pour l'aider à déboucher sur la lumière.

Le matin, au réveil, la lumière est là, qui passe à travers les interstices des planches mal clouées et grésille sur les toits de tôle. Elle n'a même pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir que le soleil est là, qui embrase l'air qu'elle respire dans la pièce sans fenêtre. Elle doit se lever très vite pour aller chercher de l'eau. Avec elle, sa mère n'a même pas besoin de crier pour être obéie.

Rania prend toujours les mêmes jerricans de plastique : le bleu et le vert. Elle a parfois plusieurs kilomètres à faire et doit frapper à plusieurs portes avant de trouver où les remplir. Le gardien de l'usine de raffinerie d'huile, à côté, en a quelquefois assez de tous les enfants turbulents de la cité sans nom qui viennent, les uns après les autres, demander de l'eau, et qui se disputent chaque jour devant les grilles. Parfois il ne répond pas à leurs appels. Elle sait qu'elle doit à tout prix rapporter de l'eau à la maison, sinon ils n'auront pas de quoi préparer à manger et laver leur linge. Alors, jour après jour, elle va un peu plus loin, de plus en plus loin. Elle a un peu mal aux bras quand elle revient, mais elle ne se plaint pas. À qui irait-elle se plaindre ? Et puis il y a le clapotis de l'eau qui rythme ses pas tout au long du chemin. Cela lui suffit. C'est un peu comme les premières notes de sa musique de nuit.

Rania va de temps en temps à l'école, de l'autre côté des murs de la cité. Pour faire comme les autres. Elle n'a ni cahier ni cartable. Mais elle se faufile au milieu des enfants et elle entre sans se faire remarquer. Il y a tellement d'enfants dans les salles de classe, tellement de bruit et de turbulences qu'on ne s'aperçoit même pas qu'elle est là. Assise au fond de la classe, elle écoute et regarde ; les mots prononcés arrivent jusqu'à elle, elle en recueille quelques-uns pour plus tard, on ne sait jamais, mais une fois qu'ils se sont frayé le chemin jusqu'à sa connaissance, jusqu'au sens, ils restent

blottis dans sa gorge et refusent de sortir. Les autres enfants répètent, écrivent, récitent et chahutent en même temps. Dans tout ce tumulte, on ne la regarde pas, on ne l'appelle pas. Parce qu'on croit qu'elle est emprisonnée dans son silence, qu'elle est entourée de murs de verre. C'est comme si elle n'existait pas. De temps en temps, elle prend un livre, le feuillette, regarde longuement les images. Il y a des petites filles avec des robes à corolle blanche et des maisons avec des grandes fenêtres ouvertes et des toits de tuiles rouges. Des pères immobiles qui, debout sur le pas de la porte, posent la main sur la tête de leur enfant. Les mots dans les livres sont noirs et silencieux, ils sinuent comme des serpents et ne résonnent pas dans sa tête, même quand elle en trace les contours avec les doigts ou avec un bâton sur la terre, parfois, lorsqu'elle est seule sous l'arbre derrière la baraque.

Elle aurait pu continuer à vivre longtemps derrière ses murs de verre, dans la cité sans nom, avec des yeux de plus en plus transparents et, de plus en plus forte, la musique de l'eau dans la tête. Mais c'est peut-être à force de tracer des signes dans la poussière qu'elle a trouvé le chemin des rêves. Ou à force de regarder les étoiles disparues depuis longtemps. Personne dans la cité ne sait pourquoi, un matin, elle n'était plus là. Personne non plus ne l'a jamais cherchée.

Elle est à présent passée de l'autre côté de son rêve. Là, des milliers de petites filles aux cheveux algues entremêlés de fleurs blanches plus transparentes que des immortelles et aux doigts lianes se donnent la main et chantent. Au centre de la ronde, un arbre déploie ses branches très haut dans le ciel. Dans les yeux lucioles de chaque fillette brillent des étoiles capturées au seuil du jour, juste avant l'appel à la prière.

Personne d'autre qu'elles n'entend leur chant. Ce n'est qu'un souffle, une respiration qui avance avec le matin, avec la lumière, traverse les murs dressés entre les êtres, se répand sur la ville encore endormie et se glisse au cœur de chaque maison. Un souffle léger, une caresse, à peine un frémissement qui soudain irise les rêves. Tous les rêves qui donnent aux hommes le goût insaisissable du bonheur.

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

La version papier de ce livre
a été achevé d'imprimer en août 2015
pour le compte des éditions de l'Aube
rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d'Aigues

Dépôt légal : septembre 2015
pour la version papier et la version numérique

www.editionsdelaube.com